MISSIONS DE L'ORÉGON[1].

IV. Continuons de résumer la correspondance du R. P. FOUQUET :

Esquimalt, 23 *février* 1860. D'après les renseignements que je me suis procurés, nous avons environ cent mille Indiens dans le diocèse de Vancouver et le territoire qui en dépend. Je ne sais si ce chiffre n'est pas trop élevé. Il y a des régions où ils sont, dit-on, au nombre de dix, vingt et trente mille sur une étendue de terrain peu considérable ; cela tient à la grande quantité de poissons qu'on trouve dans les rivières et dans les nombreuses baies de cette partie du Pacifique ; le climat est aussi une cause du grand nombre d'indigènes ; il est beaucoup moins sévère que de l'autre côté des montagnes Rocheuses. On pourrait dans ces contrées établir de bien belles Missions ; Mgr de Vancouver reçoit continuellement des demandes de Missionnaires, mais il n'a personne à envoyer. Nous avons dans l'île des tribus qui n'ont jamais vu de prêtres. Un Anglais me disait qu'elles étaient encore en pleine sauvagerie.

Nos Pères ont beaucoup souffert de la pauvreté et du dénûment de toutes choses. Plusieurs n'ont pas pu pendant leurs voyages célébrer la Sainte Messe faute d'ornements. Hier il en est arrivé une caisse : nous nous en sommes tous réjouis. A quels travaux ont dû se livrer les Pères CHIROUSE et DURIEU pour bâtir leur chapelle ! Chaque jour ils avaient à faire une demi-lieue de chemin, à déblayer le terrain, à couper des arbres, à les charrier et à bâtir, et cela au plus fort de l'hiver et du mauvais temps !...

Esquimalt, 24 *février* 1860. Au R. P. TEMPIER. Bien que je sois en pleine sauvagerie et dans mon atmosphère, il faut que

[1] Voir le dernier numéro, page 89.

pour un moment je quitte mes bois, il faut que j'aille faire une petite apparition à Montolivet : je la lui dois à bien des titres. J'ai à lui dire que dans nos parages tous les regards se tournent vers la montagne de sanctification, elle est le fondement de toutes les espérances. Oh ! belle et délicieuse colline, comme les sauvages t'aiment déjà ! Oui, mon Révérend Père, les sauvages connaissent Montolivet. Quand j'ai dû me faire connaître à eux pour qu'ils ne me prissent pas pour un ministre du roi George, je leur ai dit que je venais d'une grande maison de vrais prêtres français (*passayouk lepletle*) ; que dans cette grande maison beaucoup de jeunes hommes apprenaient toutes les paroles du Chef d'en haut pour aller les porter en tous lieux aux hommes. Quand je leur ai dit qu'il y en avait cinq fois les dix doigts de mes mains, j'ai été interrompu par un *haba !* général de contentement. Pour eux, c'était *ayo lepletle*, beaucoup de prêtres. A peine avais je fini mon discours, qu'un sauvage vint s'accroupir de l'autre côté du brasier, en face de moi ; il demanda solennellement de me faire connaître son cœur. Je lui donnai mon assentiment. Il commença aussitôt à pérorer : c'est, je crois, un des plus grands orateurs de la tribu. En cette circonstance du moins, il fut très-éloquent. Dans ma vie, j'ai peu entendu d'orateurs crier aussi fort et s'animer autant ; tout lui servait pour rendre plus expressive sa gesticulation, la cendre du foyer, les morceaux de bois qui lui tombaient sous la main, sa couverture, son carquois, rien n'était négligé. Je voyais qu'il avait à cœur de me convaincre et de me persuader. Heureusement que vous n'étiez pas là pour le contredire. Savez-vous ce qu'il voulait? Il voulait que je fisse partir un grand papier pour la terre des *passayouk* et que je parlasse au chef de la grande maison des prêtres pour lui faire connaître le *tomtom* (le cœur) de tous les sauvages. Leurs cœurs sont pour les prêtres, les prêtres sont les amis des sauvages, etc. La conclusion était que le chef de la grande maison doit faire vite prêtres tous ces jeunes gens et les envoyer dans le pays des *Sanitsch :* « Qu'il vienne le chef, qu'il fasse venir tous les prêtres, oui, tous... Vois-tu, nous avons beaucoup de terres (il m'en traçait la carte sur

la cendre du foyer), la moitié sera pour les prêtres (son doigt déterminait rapidement les limites sur la cendre) ; les prêtres seront nos pères, nous les aimerons, etc. » Après avoir entendu pendant une demi-heure tous les arguments de mon orateur, je dus me contenter d'encourager leurs bons sentiments et leurs bonnes dispositions. Je ne voulus pas promettre en votre nom que vous viendriez avec tous les habitants de Montolivet sur nos brumeux rivages, je leur dis seulement que s'ils ne rejetaient pas ma parole, le grand chef de tous les prêtres français en enverrait peut-être quelques-uns ; que le cœur bon de cet Evêque français aimait les sauvages comme je le leur avais déjà dit, que s'il pouvait en envoyer encore, son cœur serait content de faire venir des prêtres sur cette terre lointaine .. Vous voyez, mon Révérend Père, que je n'oublie pas Montolivet. Ici tout me le rappelle. Quand je fais de vraies courses de sauvage, je me souviens de mes anciens essais, mes excursions dans les montagnes qui terminent si bien votre bel horizon. Au retour je vous disais mes rêves, mes déceptions, et vous paraissiez les écouter avec plaisir. Maintenant je suis en pleine réalité... Je voudrais vous faire comprendre mon bonheur et vous donner une petite idée de ma vie de sauvage. Qu'elle est belle pour un Père FOUQUET !

A une journée de marche de notre résidence d'Esquimalt, se trouve une petite tribu de cinq cents et quelques Indiens répandus en quatre camps. C'est là qu'un mois après mon arrivée, le R. P. Vicaire m'envoya faire mes premiers essais. Je le quittai le 16 janvier. Un vieux chef, avec deux jeunes sauvages, était venu me chercher. Ce bon chef avait cinq à six fois demandé un Missionnaire. Ce jour-là il était en grande tenue ; les antiques caleçons avaient fait place à de vrais pantalons, un gros fil de laiton recourbé agrafait sa couverture bleue, et avec sa casquette il avait l'air de quelque chose. Pour lui faire honneur, je le chargeai de mon espèce de couverture à petites raies blanches et noires, et je lui confiai le petit fusil de voyage ; il aurait fallu voir comme il marchait dignement. Je le suivais le cœur content ; ma soutane était relevée sous votre précieux surtout et, soit dit en passant, je courrais loin

pour trouver son semblable ; avec mes bottes françaises et mon chapeau américain, j'avais je ne sais trop quel air, mais j'étais heureux, je voyais se réaliser tous mes désirs.

Nos deux jeunes sauvages portaient le sac à tour de rôle. Celui qui est devenu mon compagnon de voyage avait remarqué qu'il ne contenait que mon bréviaire et ce qui est nécessaire à l'administration des Sacrements. En passant près d'une maison anglaise, il nous quitta et revint avec un pain de bon froment. Quand je lui demandai la raison de cet achat, il se contenta de me répondre : *Tu ne sais pas ce qui va t'arriver*. Nous continuâmes notre route, bientôt nous ne trouvâmes plus que les sentiers presque invisibles des bois ; heureusement pour moi que notre vieux mentor les savait par cœur. Après huit heures de marche, nous arrivâmes près du camp. Dès que mon vieux chef aperçut un de ses hommes, il lui donna ses ordres de la force de ses poumons ; nous fîmes une première halte. J'abaissai ma soutane, j'arrangeai convenablement ma croix, offrant à Dieu mon premier essai. Le digne chef étendit ma couverture sur ses épaules, je le laissai faire, il voulait paraître en grand uniforme à côté du Prêtre. Bientôt je vis accourir de tous côtés des hommes, des femmes, des enfants, les uns en pantalon et en chemise, d'autres avec ce seul vêtement ; toutes les femmes avec des robes ; le tout parsemé de couvertures les plus variées. Tout ce monde se mit sur une seule ligne, les hommes en tête ; puis quand ils furent bien en ordre, ils s'avancèrent vers nous pour que je donnasse la main à chacun d'eux. Pour cela, ils passèrent tous à côté de moi et au fur et à mesure ils se rangèrent derrière nous. Vous pouvez voir par là que nos sauvages ont encore des usages dignes de gens civilisés ; tous ceux qui ont été visités par des Prêtres font la même chose.

Quand le cérémonial de la réception fut accompli, le chef me conduisit à sa loge ; tous nous y suivirent. On jeta quelques débris de vieux troncs d'arbre dans le foyer, et tous s'accroupirent autour du feu ; pour moi, je m'assis sur le lit, ou, si vous voulez, sur la natte du chef, c'était la place d'honneur. Je commençai aussitôt mon discours d'arrivée, je ne fus pas

long ; un des jeunes sauvages qui connaissait le *chinouk* me servait d'interprète. Le chef me répondit longuement, puis il fit son sermon à ses gens pour les inviter à être dociles à mes instructions. Quelques autres parlèrent après lui sur la joie que leur causait la venue du Prêtre ; ils me tinrent là plus d'une heure à les écouter. La sonnette du chef enfin se fit entendre, elle convoquait tous les sauvages à la prière. Les absents arrivèrent bien vite. Ces sauvages ont appris la prière et les cantiques qu'ils savent du R. P. Chirouse et des hommes de sa Mission ; ils en comprennent quelques mots ; mais bientôt ils auront tout ce qui est nécessaire en leur propre langue. Après la prière je fis ce discours qui donna lieu aux éloquentes paroles que je vous ai rapportées. Je parlai une demi heure ; j'avais pour interprète une jeune métisse canadienne ; en lui parlant moitié français, moitié *chinouk*, elle me comprenait bien.

Les discours étant terminés, mon sauvage vint me dire : *Veux-tu manger ?* Je vous assure que mon *naouitika* ne se fit pas attendre. Il était plus de neuf heures du soir, le déjeuner avait disparu depuis longtemps et le dîner avait passé inaperçu : je n'y avais pas même pensé. Il y avait là une espèce de perdrix, je fus traité en grand seigneur. Plumer le volatile et lui faire sentir le feu, ce fut l'affaire d'un moment : on me le servit dans un plat avec des pommes de terre qui n'étaient guère plus cuites que le gibier. La fourchette du père Adam fonctionna pour la première fois et mon bon estomac d'autrefois ne se trouva pas plus mal de ce premier repas sauvage. Ce fut très-heureux pour lui, car il dut se contenter les jours suivants de quelques poissons frais et du saumon fumé, huileux et sale à dégoûter tout autre qu'un sauvage. Je ne fis que toucher au pain que mon jeune guide avait pris pour moi. Il savait ce qui allait m'arriver, mais il ignorait que je serais en état de mener pendant plusieurs jours la vie sauvage dans toute sa simplicité. C'est là que j'appris à apprécier le sel, qui est absolument interdit dans la cuisine indienne. Le sauvage a payé plus tard le pain qu'il avait acheté, et quand le R. P. Vicaire a voulu le rembourser, il n'a jamais

voulu y consentir. Il lui répondit : *Je regarde le prêtre comme mon père : ce prêtre ne comprenait pas que la nourriture sauvage ne lui convient point ; moi, vois-tu, je le savais.* Ce trait et quelques autres du même genre ont valu à ce sauvage d'être choisi pour mon compagnon ; il a toujours eu grand soin de moi. Sans que je lui eusse rien dit, il arrangea la place qui devait me servir de lit ; il entoura ma natte d'autres nattes et de la voile d'un canot, de telle sorte que je dormais sans être vu de personne.

Avant de faire mes exercices et de gagner mon gîte, je dus encore écouter quelques adresses. A onze heures, j'ai pu me reposer : ma première journée avait été bonne ; les sauvages étaient très-bien disposés. Je m'endormis bientôt en dépit des orateurs qui péroraient sur la venue du prêtre : il y en avait dans toutes les loges et souvent plusieurs qui criaient à tue-tête. Le camp se composait de quatre loges et dans chacune d'elles se trouvaient de huit à dix feux ou familles. Malgré les nombreuses ouvertures du toit, la fumée me faisait d'abord pleurer ; je suis revenu presque boucané. Pendant la nuit, le vent et la pluie me réveillèrent : je m'empressai d'ouvrir mon parapluie et de protéger mon sac ; je déroulai la natte qu'on m'avait mise pour oreiller, j'en fis un toit protecteur de ma personne ; mais je dus renoncer à me mettre à l'abri du vent qui m'envahissait de tous côtés. Mon fidèle sauvage s'aperçut de mon remue-ménage, ses efforts furent inutiles ; la fatigue l'emporta bientôt sur tout, et elle suppléa à ce qui manquait au confortable.

Le lendemain le mauvais temps continua. Malgré cela, deux sauvages partirent et allèrent porter aux autres camps la nouvelle de mon arrivée ; c'était le mercredi. J'employai ma journée à faire deux instructions et d'autres discours pour les engager à bâtir une église. Aujourd'hui le vieux chef est venu m'en donner des nouvelles ; elle aura 42 pieds de long sur 18 de large ; elle est bien avancée. Je fis aussi la bénédiction des loges pour en chasser le diable et en prendre possession au nom de Jésus-Christ. La clochette du chef convoqua tout le monde à la cérémonie ; tous se placèrent comme au mo-

ment de mon arrivée. Après la bénédiction de l'eau, je me mis à la tête des rangs; après moi venait le chef, portant élevée ma croix de Missionnaire qui servit de croix de procession dans cette circonstance ; il était tout fier de l'honneur que je lui faisais. Nous parcourûmes dans cet ordre toutes les loges : je les aspergeais avec une branche de cèdre en guise de goupillon et je récitais des Psaumes pendant que les sauvages chantaient des Cantiques. J'employai aussi une partie de cette journée à recueillir des mots *sanitsch* et différents renseignements.

Le jeudi les sauvages arrivèrent des autres camps. La journée se passa en réceptions, discours et entretiens avec les chefs. Le soir à la prière, ils étaient près de deux cents.

Le vendredi matin, je fis trois baptêmes d'enfants. Après la prière, j'allai avec les hommes seulement bénir l'emplacement de la future église : le mauvais temps nous empêcha d'aller en procession. Après le déjeuner, les sauvages des autres camps partirent pour s'en retourner chez eux. Je résolus de les visiter afin de baptiser les enfants. On me conduisit en canot ; les autres avaient pris le chemin des bois. Nous étions quatorze dans notre canot, fait d'un seul tronc d'arbre. Plusieurs, nous ayant précédés, annoncèrent mon arrivée : je fus reçu avec le cérémonial ordinaire. Je fis une instruction, j'entendis quelques adresses, baptisai cinq enfants et je bénis les loges comme dans le premier camp. Lorsque je voulus visiter le troisième, personne ne consentit à me prêter de canot, ils auraient désiré de me retenir. Nous dûmes en prendre deux sans autorisation et même contre le gré de ces bons sauvages. Quoique la nuit arrivât, nous partîmes au nombre de dix ; la mer était tranquille. Mes sauvages chantèrent le Cantique du canot : je chantai à mon tour l'*Ave maris Stella* et le Cantique du sauvage ; vous eussiez admiré mon chant, il est vrai que je ne craignais pas la critique. J'expliquai le Cantique à mes gens et je leur parlai assez longuement de notre Immaculée Mère. Pendant tout ce temps les deux canots marchèrent de front, et les rameurs firent le moins de bruit possible. La nuit était assez belle, pour moi elle était pleine de charmes. Les

étoiles brillaient au firmament; leur scintillement me semblait des sourires. Tout nous portait à un recueillement pieux.

Nous arrivâmes vers neuf heures. Quand nous approchâmes du camp, les sauvages se mirent à chanter de toutes leurs forces et en faisant un grand bruit; ils voulaient annoncer ainsi la venue du Prêtre. Bientôt de nombreuses torches de sapin gras vinrent éclairer notre marche et nous conduire à la loge du chef, qui ne m'avait pas quitté un instant, de crainte que je n'allasse pas coucher chez lui. Le cérémonial de la réception fut rempli dans sa loge; la prière et l'instruction suivirent, celle-ci fut courte. Le chef fit partir tout le monde, excepté quelques intimes; il souhaitait que nous pussions manger tranquillement ses pommes de terre et ses vieux saumons. A cause du vendredi je ne pus accepter un morceau de daim qu'il se promettait de faire chauffer en mon honneur. Mon lit fut préparé comme à l'ordinaire; seulement le chef me fit étrenner deux belles couvertures nouves qu'il tira du fond d'une espèce de coffre. Un petit incident marqua cette soirée : le feu fut si bien entretenu et excité, que le toit s'enflamma; on eut vite éteint ce commencement d'incendie. Nous nous couchâmes tard ; probablement qu'à Montolivet votre sollicitude m'aurait adressé des reproches, ici je vivais à la sauvage; je ne me levai qu'à six heures et demie.

Le samedi après l'instruction, quatre baptêmes et la bénédiction des loges, nous prîmes la route d'Esquimalt. Les pluies avaient grossi les torrents; les troncs d'arbre ne pouvaient plus nous servir de ponts; il fallut entrer dans l'eau Au premier cours que nous rencontrâmes, les sauvages se regardèrent; je compris leur embarras, le passage était trop mauvais pour qu'ils me prissent sur leurs épaules. J'entrai résolûment dans l'eau, elle avait à peine deux pieds de profondeur. Comme il y avait beaucoup de vase, j'engageai mes gens à chercher un autre gué. Mon sauvage me répondit avec une certaine fierté : *Quand tu as passé là, toi notre chef, le sauvage passe par là :* et ils passèrent tout droit. Dans vos voyages, vous avez remarqué les habitudes des Américains; je dus

faire comme eux, m'asseoir et lever les jambes en l'air pour vider mes bottes pleines de vase et d'eau. Mes pauvres sauvages me regardaient avec compassion : *O chef! ô prêtre!* Une fois mouillés, nous ne fîmes plus attention à rien, et en marchant un peu vite nous nous échauffâmes. Enfin, après un peu de fatigue, j'arrivai, heureux de mon premier essai. Le divin Maître avait ménagé ma faiblesse; il m'avait épargné les contradictions qui éprouvent les forts.

Afin d'avoir les prières et le catéchisme en langue *sanitsch*, je repartais quelques jours après pour la Mission des PP. Chirouse et Durieu, dont quelques-uns des sauvages connaissent la langue *sanitsch*. C'était pour moi une nouvelle phase de la vie sauvage, c'était la vie de canot que j'allais expérimenter. J'avais bien voyagé sur la baie des *Sanitsch*, mais c'était peu de chose. Nous avons mis trois jours pour nous rendre à la Mission. Notre plus longue traversée nous a tenus pendant dix heures; la mer moutonnait, mais nous n'en marchions que mieux avec notre canot fait, comme tous les autres, d'un seul tronc d'arbre. Nous navigâmes quinze heures, afin de pouvoir franchir le matin suivant un mauvais passage qui devient plus dangereux dans les autres moments de la journée.

J'avais avec moi une tente et un lit, c'est-à-dire une natte et deux couvertures; avec cela je ne craignais que l'humidité du rivage. Je m'en défendais en prenant pour paillasse des branches d'arbres secs ou des morceaux de bois roulés par la mer. J'ai les côtes aussi dures que le bois, et la plupart du temps je dormais jusqu'au matin sans me réveiller. Mon sauvage faisait la cuisine. Une fois le feu allumé, il mettait cuire les pommes de terre et la morue, pendant que les autres plantaient dans le sable de longs bâtons et avec leurs nattes faisaient une muraille inclinée du côté du feu; c'était leur abri pour la nuit. Deux jeunes sauvages, plus propres que les autres, couchaient dans l'intérieur de ma tente. Le dîner et le souper étant prêts, on me servait dans une assiette, et cette fois j'avais une fourchette : mes conducteurs s'étaient munis de tout cela. L'unique assiette avait bien plus d'un emploi, et on me faisait beaucoup d'honneur en y passant un peu d'eau, quand la maman

sauvagesse venait d'y laver l'unique chemise de son poupon : je n'y faisais pas grande attention. J'ai vu mieux que cela au camp des *Snohomish*. Je me trouvais dans une loge avec le R. P. Chirouse ; un grand chef arriva, ganté à l'instar d'un jeune lion de Paris, avec sa canne, ses souliers, sa vieille et sale redingote d'où sortait un bout de foulard ; il se croyait un grand personnage. Il prit sa place à côté de moi ; c'est ici une impolitesse de regarder en face son interlocuteur J'ignore s'il croyait de sa dignité de cracher vigoureusement et loin, le fait est que tout allait du côté du foyer et entrait dans la marmite où cuisait le poisson ; il ne s'en préoccupait guère. Comme nous étions en séance solennelle, je pus garder mon sérieux.

Pendant les quinze jours que je suis resté avec les bons Pères Chirouse et Durieu, j'ai appris beaucoup de choses sur nos indigènes. Nous avons là une belle Mission ; j'ai vu près de huit cents sauvages à une procession ; c'était pour l'inauguration d'une vieille statue de la Sainte Vierge, à laquelle des sauvages avaient refait des mains en bois. Je fus très-touché en voyant tous les chefs venir les uns après les autres faire avec leurs hommes un acte de consécration à la Sainte Vierge ; le chef improvisait et tous les autres répétaient après lui Ils étaient sept ou huit chefs. J'ai assisté aussi à une séance de pénitences publiques... Que de choses j'aurais encore à vous dire ! J'ai veillé jusqu'à minuit pour causer avec vous : j'aimais tant ces causeries d'autrefois ! Je salue avec un bon *klahahouyame* tous les Pères et Frères de Montolivet...

Mission de Saint-Charles. New-Westminster, 13 décembre 1860. Au R. P. Tempier. Croirez-vous que j'ai presque peur d'être accusé de trop de sauvagerie à votre égard ? Pour ne pas m'attirer de reproche, j'ai cherché plusieurs fois à vous faire parvenir au moins un signe de vie, mais jusqu'ici je n'ai pu réussir à mettre à exécution mon désir. C'est ainsi qu'en juillet, je commençai une lettre, et que deux mois durant je la portai sur moi, espérant, malgré tous les contre-temps d'un voyage en pays sauvages, pouvoir la terminer. Hélas ! à mon retour, ma pauvre missive n'était plus en état de partir pour l'Europe, elle avait trop souffert à travers les neiges des monts

Manson et du *Chevreuil*, sans parler d'un bain forcé que nous avons pris dans le lac *Smeïhmap* et mainte autre mésaventure de tout genre. Plus tard, j'ai commencé une seconde lettre à *Esquimalt*; elle a eu le même sort que la première. Aujourd'hui, 13 décembre, je me remets à l'œuvre avec un nouveau courage : je ne sais quand cette troisième lettre sera prête à partir, car je veux, pour réparer le temps perdu, vous la faire longue; mais en quelque temps qu'elle vous arrive, elle vous dira qu'au milieu de ma vie errante je n'ai pas perdu de vue l'heureuse solitude de Montolivet. Vous savez que mille souvenirs m'y attirent sans cesse. Qu'est-il besoin de vous dire le plaisir que l'on goûte à se croire pour un moment au centre de sa famille, tout près de notre bien-aimé Père ? Quand on est Oblat de Marie Immaculée avec l'esprit de famille pour devise, on le sent mieux qu'on ne l'exprime. Veuillez donc m'accorder quelques-uns de ces moments que votre bonté pour moi ne savait pas me refuser. La seule pensée que je m'entretiens avec vous, me fera du bien.

Je ne puis vous parler que de nos Missions. Je ne vous donnerai pas de détails sur l'état où elles se trouvent ; vous avez dû apprendre par une autre voie combien il est consolant et encourageant. Nous ne demandons qu'une chose, que Montolivet puisse fournir un grand nombre de Missionnaires à nos contrées. Nous comptons ici les sauvages non par centaines, mais par milliers. Depuis un an, j'ai visité de cinquante-cinq à soixante camps ou campements sauvages, cinq ou six places où vivent des gens civilisés. J'ai marché pendant environ trente journées en canot, vingt à pied, quatorze à cheval et douze en bateau à vapeur pour faire ces visites ; comme elles n'avaient pour but que de connaître le pays, les résultats et les fruits n'en sont pas très-grands. Néanmoins, j'ai baptisé cinq cents enfants sauvages, sans compter les trois cents qu'a baptisés le R. P. Chirouse, pendant les deux mois que nous avons passés ensemble. J'ai baptisé aussi quinze enfants de blancs, entendu quelques confessions, donné quelques communions et fait un seul mariage Plus de la moitié des camps indiens que j'ai visités n'avaient jamais vu de prêtres sur leurs terres, et je puis dire

malgré cela qu'il n'y en a pas un qui n'ait montré au moins quelques désirs d'être instruits, la grande généralité a faim et a soif de la justice, dans toute la force du terme. Vous pouvez en juger vous-même, mon Révérend Père, si vous voulez nous suivre, le R. P. Chirouse et moi, dans l'excursion que nous avons faite ensemble.

Nous sommes partis le mercredi de Pâques pour aller nous ne savions trop dans quels parages Notre obédience portait que nous nous dirigerions vers le nord, en suivant les côtes, nous devions aller le plus loin possible, sans trop nous arrêter dans les camps ; ce n'était pas une Mission, mais une reconnaissance en pays inconnus des Missionnaires que nous entreprenions. Nous ne savions pas le sort qui nous attendait, mais marchant sous l'égide de notre Immaculée Mère, qu'avions-nous à craindre ? Nos néophytes de la Mission des *Sanitschs* ne partageaient pas notre confiance ; ils paraissaient persuadés que les sauvages du nord, qu'ils redoutent autant que nos pères redoutaient les anciens Normands, nous tueraient ou que tout au moins ils nous feraient esclaves. Ce qui augmentait encore leurs inquiétudes, c'est qu'un chef de leurs voisins avait été presque massacré par ces Indiens : cela s'était passé huit jours auparavant ; ils étaient encore sous l'impression de cet attentat. Malgré les longs discours des chefs et des grands parleurs, nos *Sanitschs* durent nous faire leurs adieux ; ils furent des plus touchants. L'un d'entre eux, notre bon vieux David, se chargea de nous conduire jusqu'à *Nanaïmo ;* à partir de là, nous laissions à la Providence le soin de nous fournir les moyens de continuer notre route.

Nous avons mis deux jours pour quitter les terres des *Sanitschs;* le troisième, nous arrivâmes au camp du chef blessé. Nous nous réjouissions d'y trouver un bon gîte, car il était neuf heures du soir, et nous avions eu une pluie battante et une assez mauvaise mer. Aussi, lorsque David nous annonça la proximité des loges, la joie fut-elle grande dans nos rangs. Mais elle fit bientôt place au doute. Tous les yeux se portant dans la direction indiquée, nous avions peine à croire qu'il y eût des sauvages là où nous n'entendions pas le moindre bruit et où

aucun indice, pas même la plus petite lueur de feu, ne se faisait remarquer. Notre bon mentor affirmant toujours que nous étions en face du camp, on chercha à expliquer le silence de mort qui y régnait. L'un disait que les *Penelakrest* s'étaient retirés à une autre place depuis que leur chef avait été blessé; l'autre, qu'ils nous avaient entendus arriver et que, nous prenant pour des ennemis qui voulaient profiter du mauvais temps, ils se tenaient sur la défensive. Nous ne savions que penser, quand les chiens du camp trahirent la présence de leurs maîtres. Je me suis mis aussitôt à crier : CHILOUSE ! (CHIROUSE, nom de mon compagnon connu et aimé de ces sauvages) — Ti POQUET (et FOUQUET), me répondit une voix joyeuse. Jeter les armes de côté et accourir sur le rivage fut pour ces pauvres gens l'affaire d'un moment; ils étaient si heureux de notre arrivée et si empressés de nous recevoir, qu'ils ne nous donnèrent même pas le temps de débarquer; ils entrèrent dans l'eau et tirèrent notre canot sur la grève, avant que nous eussions eu le temps d'en sortir. Bientôt nous fûmes auprès d'un bon feu dans la loge la plus reculée. C'est alors que les récits commencèrent. Pendant qu'ils étaient à se féliciter de n'avoir pas tiré sur nous, l'un d'eux nous avoua qu'il avait déjà le doigt sur la détente de son fusil, quand le nom du P. CHIROUSE est venu le désarmer. Henri, de la Mission des *Sanitschs*, celui qui avait reconnu ma voix, était tout confus d'avoir voulu tirer sur nous; il ne savait que faire pour réparer sa méprise. Après avoir mis à sécher tout notre petit bagage, il partit sous l'impression d'une pensée lumineuse, il avait de quoi faire oublier sa faute. En effet, il revint bientôt avec deux canards. Il voulait que nous mangeassions chacun le nôtre, car ils étaient bons. — *Regarde, beaucoup graisse*, nous disait-il, pendant qu'il se hâtait de les plumer, — *très-bons oiseaux* — *récemment morts*, — *en ce jour, moi faire morts.* — Il se promettait de nous bien régaler. Une vieille sauvagesse, voulant aussi fêter notre venue et nous faire faire un bon repas, nous apporta précieusement quelques pommes de terre. Tout fut bientôt cuit, car Henri se contenta d'échauder ses *kalakalas* (oiseaux), pour qu'ils fussent plus succulents. Nous eûmes bien soin, comme l'on

dit, de mortifier la mortification, en ne mangeant pas chacun le nôtre. Pour mon propre compte, j'aimais mieux décrocher quelques-unes des coquilles qui étaient à boucaner au-dessus de ma tête. Après notre bon souper, les quelques familles sauvages qui étaient restées dans le camp firent leurs prières et nous les nôtres, puis chacun gagna sa natte et ses couvertures ; les nôtres avaient été arrangées non loin du feu et autant que possible à l'abri du vent et de la pluie.

Le lendemain, tout de suite après avoir célébré notre messe, nous partîmes pour *Nanaïmo*. Plusieurs jeunes gens voulurent nous accompagner jusqu'à cette station. Ils furent les bien reçus, nous avions place pour eux dans notre canot. En route, nous avions à passer entre deux îles, si resserrées, qu'à la marée montante ou descendante il y a un courant fort rapide. Notre mentor voulant attendre le moment favorable, notre jeunesse profita de ce temps pour se donner le plaisir de la chasse aux cochons de mer. Ils firent entendre force grognements simulés et non sans succès. Un certain nombre de cochons de mer se montrèrent à la surface de l'eau, mais quoique nos gens ramassent sans faire le moindre bruit, ils ne purent en approcher aucun à une portée raisonnable ; ils durent se contenter de s'être bien amusés et d'avoir ri de bons coups comme savent le faire les Indiens.

Le soir de ce même jour, nous arrivâmes sans encombre à *Nanaïmo*. Les sauvages témoignèrent la plus grande joie en revoyant le P. Chirouse, qui les avait visités l'année précédente. Il employa la journée du dimanche à baptiser les enfants, à arranger les différends et à faire tenir le tribunal... Je me contentais de faire connaissance avec ces Indiens, en leur adressant une courte instruction. Outre les sauvages, *Nanaimo* compte une petite colonie de blancs, qui y ont été attirés par les mines de charbon qu'exploite la Compagnie de la baie d'Hudson : les catholiques et les protestants vinrent nous visiter au camp indien où nous étions descendus ; quelques-uns assistèrent à la sainte messe.

Dès le lundi, il fallut songer à repartir, et l'après-midi nous nous remîmes en route. Nous avions trouvé trois *Komox* qui

s'étaient chargés de nous conduire jusque sur leurs terres; à eux s'était joint un métis, qui voulait nous accompagner, sous prétexte d'avoir occasion de se convertir; la Providence le destinait à être ma plus lourde croix. Nos trois *Komax* paraissaient être de bons sauvages, et *Noukinechass*, le fils du chef, sous un air dur et même farouche, cache un excellent fond. Nos *Sanitscks* sortirent avec nous de la baie de *Nanaïmo;* nous voulûmes leur faire chanter le cantique du canot. *Nous ne pouvons chanter,* nous dirent-ils, *nous avons le cœur trop malade, nos cœurs pleurent;* ils auraient pu ajouter : Et nos yeux aussi... Ils ne firent pas d'autre réponse à nos instances. Ils savaient, ces fidèles néophytes, que *Nanaïmo* est la dernière place visitée par les Missionnaires... Nous avions appris que nous rencontrerions les *Youkoultas* et les *Quatriols,* tribus redoutées dans nos parages, et je puis vous dire que ce n'est pas sans raison. Il y a quelques années, les *Quatriols,* dans une seule embuscade, ont tué treize *Nanaïmos,* et depuis mon retour, ils ont massacré huit *Kaouktchines*, hommes, femmes et enfants. Je n'ai pas la réputatien d'être trop sensible, cependant ce ne fut pas sans émotion que je répondis au dernier *klahahouyam* de notre bon David : l'attachement que nous montraient ces pauvres sauvages était trop manifeste pour ne pas nous faire impression.

Nos nouveaux compagnons, instruits par ce qu'ils avaient vu à *Nanaimo*, étaient si empressés de nous voir au milieu de leurs gens, qu'ils nous demandèrent de ne pas camper; ils s'offraient à ramer toute la nuit. C'était d'un bon augure pour nous; nous ne crûmes pas devoir nous opposer à leur désir. Le temps se trouvant très-beau, je dormis aussi bien que sous ma tente, j'allais dire aussi bien que dans vos cellules aérées de Montolivet. Dans notre vieux tronc d'arbre creusé, nous respirions à pleins poumons; nos jambes seules eurent à se plaindre, car il nous fallait rester plutôt accroupis que couchés. Le beau temps de la nuit ne dura que jusqu'au matin. A neuf heures, il fallut chercher un refuge dans une rivière, la mer devenait grosse, et notre canot, tout fendu et recousu seulement avec de petites branches d'osier ou de cèdre, ne pouvait tenir contre de fortes vagues. Ce repos forcé fut mis à profit pour

descendre à terre et prendre notre repas du matin. *Noukinekass* voulut aller faire un tour de chasse. Ce ne fut qu'après deux heures d'absence qu'il reparut à la lisière du bois appelant au secours. Qu'était-il arrivé ? Il avait tué deux chevreuils, et il trouvait ennuyeux de les porter l'un après l'autre. Arrivé au campement, il n'eut rien de plus pressé que de mettre devant lé feu quelques morceaux de son abondante chasse. A peine avait-il avalé sa bonne part des pommes de terre qu'on nous avait données à *Nanaïmo*, que déjà il retirait son rôti. En digne fils de chef, il se conduisit à notre égard comme envers de grands chefs ; il nous présenta quelques-uns des meilleurs morceaux, selon son goût. Heureusement pour nous, nous avions déjeuné; nous pûmes, sans impolitesse, refuser ses offres. Mes compagnons, avec leurs estomacs élastiques, surent y loger deux déjeuners à la suite l'un de l'autre. Ce bon repas ranima leur courage, et la mer s'étant un peu calmée, nous fîmes encore un long trajet ce jour-là, mais le lendemain, il nous fut impossible de naviguer; il s'était élevé pendant la nuit une furieuse tempête qui dura toute la journée et toute la nuit suivante. Nos troix *Komox* sachant quelques mots anglais et chinouk, ce loisir forcé fut employé à composer des prières et des cantiques en leur langue.

Le jeudi, la mer devint assez calme pour nous permettre de nous rembarquer. Nous avions été arrêtés dans les parages mêmes des *Komox*. Bientôt quelques petits campements furent signalés sur le rivage. Notre pilote nous fit dès lors marcher le long de la côte, et à chaque camp que nous rencontrions, *Noukinekass*, de sa voix la plus solennelle, donnait à ses gens l'ordre de décamper et de se réunir à la place principale, il leur amenait le Prêtre, c'était tout dire. Quelques-uns d'entre eux firent si bonne diligence, qu'ils nous rejoignirent assez promptement. Pour ces sauvages, c'est peu de chose que de déloger, et même d'emporter avec eux leurs habitations. Vous les diriez, mon Révérend Père, presque aussi habiles que ces Américains dont vous me parliez autrefois en me racontant vos voyages. Ceux-ci ne peuvent transporter leurs maisons que par des rues bien nivelées, et encore ont-ils besoin, pour

réussir, d'employer force engins et machines; pour le sauvage, un vieux tronc d'arbre qu'il appelle son canot, est plus que suffisant. Il le charge de tout le matériel de sa maison, de tout son ameublement, de toutes ses provisions, de toute sa famille, et il s'en va où il veut; ne devrait-on pas aussi l'appeler l'homme de la liberté? Je ne vous dis rien de la construction et de la démolition de sa loge; tout est aussi simple que le transport. Quelques planches de cèdre, des pieux fichés en terre et des brins d'osier ou de cèdre en font tous les frais. Parfois les nattes remplacent les planches. Que peut-on désirer de plus simple? la fumée, l'air, le vent, la pluie ne manquent pas d'entrées; il n'est pas nécessaire de se préoccuper des ouvertures de la maison. Cependant, outre ces loges de voyage, le sauvage a ses loges d'hiver; outre ses campements, il a ses camps, du moins le long des côtes. Quand je parle de camps, j'entends de vrais camps retranchés. Des troncs d'arbre d'une quinzaine de pieds de long et profondément plantés en terre servent d'enceinte fortifiée; les grandes loges, dont les piliers sont ordinairement de gros bonshommes sauvagement sculptés, se trouvent assez bien défendues.

Les *Komox* étaient dans leurs campements pour la pêche des coquilles. A notre arrivée *Noukinekass* et son père les firent tous réunir sur la grève. La première chose que nous dûmes faire fut de leur apprendre à se mettre en rang et à venir nous toucher la main, cérémonial de réception que nous avons établi partout. Les sauvages l'aiment dès qu'ils le connaissent, mais il n'est pas rare que tout d'abord il y en ait qui aient peur. J'ai principalement remarqué les vieilles; ce sont elles surtout qui redoutent de nous donner une poignée de main. Je pense qu'à première vue elles nous prennent pour les hommes d'un grand *tamanouas;* elles croient nous faire beaucoup d'honneur en nous regardant comme des sorciers dont elles ne pourront détruire les puissants sortiléges. Après notre premier discours où nous expliquons ce que nous sommes et ce que nous venons faire, je n'ai pas observé que cette crainte persévérât. Rien d'étonnant si avec notre soutane, notre crucifix, etc., on nous prend pour des hommes extraordinaires;

or, pour le sauvage il n'y a pas d'homme extraordinaire sans *tamanouas*, c'est le *tamanouas* qui fait tout, et nous ne saurions nous plaindre de cette première impression chez les Indiens.

Nous avons fait chez les *Komox* comme dans les autres camps ou campements. Nous avons baptisé les enfants, enseigné quelques prières et Cantiques et donné des instructions sur les premières vérités de la religion. A cause de la proximité de *Nanaïmo*, nous avons établi la tempérance dans quelques stations. Pendant une des séances pour la tempérance, un jeune homme me demanda à me faire connaître son cœur. Je ne refusai pas de l'entendre. Il vint immédiatement se placer devant moi brandissant un long coutelas et gesticulant avec une grande animation : *J'ai le cœur mauvais*, disait-il, *j'ai le cœur plein de colère, j'ai ce coutelas pour tuer mon ennemi, mais maintenant je veux rejeter le mal, car j'ai compris vos paroles, je crains maintenant le chef d'en haut et je ne veux point aller avec le mauvais chef du feu d'en bas*, etc. Je pris quelques informations pour savoir s'il n'était pas le voleur ou le meurtrier qu'on nous avait signalé à *Nanaïmo*. Quand je sus que ce n'était pas lui, je l'encourageai dans ses bonnes résolutions et je fis mettre de côté le coutelas qu'il avait jeté à nos pieds en finissant son discours. Il désira que nous l'emportassions comme un signe du mal qu'il avait rejeté. Puisse-t-il ne pas plus reprendre son mauvais cœur qu'il ne touchera désormais à cette arme meurtrière ! Nous avons été moins heureux auprès d'un autre *Komox*. Il avait arrêté un esclave qui se sauvait d'une autre tribu. Comme nous devions passer chez ces gens, nous aurions été bien aises d'emmener avec nous le pauvre fugitif et de lui procurer ainsi la liberté. Le maître nous répondit qu'il ne rejetait pas la parole du Prêtre, mais qu'il voulait lui-même le remettre à ses gens dont il se disait allié par sa femme, etc. Nous comprîmes qu'il mentait et je lui fis entendre que nous n'étions pas dupes. A notre retour, nous l'avons rencontré par hasard avec d'autres *Komox*. Il avait si bien compris la leçon, qu'il nous fit demander si nous lui toucherions la main et ne nous fâcherions pas contre lui. Sur

notre réponse que nous avions eu le cœur malade parce qu'il nous avait menti, mais que jamais le Prêtre n'avait le cœur mauvais, il vint se présenter devant nous et nous fit présent de quelques œufs de mouettes pour nous rendre le cœur bon. Malgré ce refus, nous avons été très-satisfaits des dispositions des *Komox*.

Leur chef se chargea de nous conduire chez les *Youkoultas* ou les *Matelpas ;* nous n'avions pu parvenir à nous faire expliquer lesquels nous rencontrerions les premiers. Deux de ses gens et quatre *Youkoultas* qui se trouvaient là s'embarquèrent avec nous. Nous avions ainsi sept bons rameurs. Nous n'étions pas trop, car bientôt nous eûmes tous fort à faire. A peine notre canot débouchait-il de derrière l'île des *Komox*, qu'un vent violent nous surprit ; nous avions la voile, elle fut maintenue parce que le vent nous était favorable, mais nous nous trouvâmes lancés au milieu de longues herbes marines. Comme le canot ne suivait plus le mouvement des vagues, chacune d'elles nous apportait son contingent, et le R. P. Chirouse et moi nous ne faisions autre chose que de jeter l'eau pendant que tous les autres ramaient de toutes leurs forces pour nous débarrasser. Après bien des efforts nous sortîmes de ce mauvais pas pour tomber dans un autre. Le vent augmentait de violence et la mer grossissait à vue d'œil. Que faire ? reculer ? avec un vent contraire les plantes marines étaient pour nous une barrière infranchissable ; nous ne pouvions rebrousser chemin. Le rivage n'était, il est vrai, qu'à une demi-lieue, mais il ne fallait pas songer à y aborder, car le tenter eût été faire briser le canot contre les rochers dont la côte est hérissée. Vous comprendrez cette difficulté, mon Révérend Père, si vous pensez à quelques-uns des points les plus abruptes et les plus rocailleux du rivage de Marseille au moment où souffle le mistral. Ce ne serait pas une chose difficile pour nos sauvages d'aborder au château d'If par un temps de mistral avec une des plus mauvaises barques des pêcheurs marseillais, mais certainement ils ne pouvaient tenter une descente sur la rive inhospitalière que nous avions si près de nous. Force nous fut de marcher en avant. Nous apercevions

au loin une longue pointe s'avançant dans la mer, nous avions à la doubler. C'était là pour nous le plus difficile, car il nous fallait franchir une chaîne de brisants qui, venant de la pleine mer, aboutissait à cette pointe et présentait au moins une lieue d'étendue. La doubler en son entier, c'eût été courir à une perte certaine. Que serions-nous devenus, une fois au large, avec notre vieux canot, au milieu d'une tempête telle que celle qui s'annonçait? Le meilleur était de tenter un passage entre deux brisants. Notre métis sonpçonnait les sauvages de nous avoir mis dans ce péril afin de nous faire périr et de voler le peu que nous avions. Il nous était difficile de pousser aussi loin la défiance et de croire que les bonnes dispositions qu'ils nous avaient montrées n'étaient qu'hypocrisie. Pendant ce temps la difficulté du passage ne faisait qu'augmenter. Nous apercevions mieux la barrière qui s'élevait devant nous : ce n'était que rochers sur lesquels les vagues se précipitaient en tumulte et avec un fracas bien peu rassurant. Arrivé près des brisants, le chef, que nous laissions maître absolu du canot, montra aux deux pilotes le passage qu'il connaissait. Il eût été bien difficile à tout autre qu'à lui de voir un passage entre ces deux rochers contre lesquels la mer se brisait avec furie, surtout au moment où l'espace qui les séparait paraissait si étroit et rempli de tourbillons ; l'écume couronnait les vagues, comment s'assurer qu'il n'y avait pas d'écueils à fleur d'eau? Quoi qu'il en soit, grâce à la protection de notre Immaculée Mère, notre pauvre et vieux canot passa sans aucun accident.

Tout joyeux du succès, le chef *Komox* nous montra au loin une anse de refuge; il ne savait pas le danger qui nous attendait encore. Notre canot marchait de vague en vague avec une grande vitesse, poussé par un vent très-fort et soutenu par tous les rameurs; il faisait environ six lieues à l'heure. Tout à coup un cri d'alarme se fait entendre, deux violents coups de rame y répondent en faisant trembler et craquer notre vieux tronc d'arbre. Nos deux pilotes ont compris le cri poussé si à propos, nous étions au haut d'une vague qui nous aurait précipités sur un écueil à fleur d'eau si leurs vigoureux coups d'aviron

n'eussent été donnés assez à temps pour nous faire passer à côté du péril en l'effleurant. Quelques moments après, nous étions à terre, remerciant Dieu et sa Mère Immaculée de nous avoir sauvés.

Le soir nous eussions bien désiré trouver un bon campement afin de nous sécher auprès du feu, mais il fallut y renoncer. Heureusement que la journée du lendemain fut très-belle. A midi, nos gens nous montrèrent un camp *Youkoulta*, mais ils eurent bientôt reconnu que tous ses habitants avaient émigré ailleurs. Peu après, ils découvrirent dans une baie un *man ward* anglais (navire de guerre). Les officiers étaient occupés à faire la levée des côtes. Nous passâmes assez près du *man ward*, sans toutefois l'accoster, le chef désirait aller camper près d'un rapide afin de le passer le matin à la marée basse. Quelques canots qui rôdaient autour du navire se dirigèrent sur nous; c'étaient des *Youkoultas* avec leurs figures horriblement barbouillées de rouge et de noir mêlé avec de la graisse de mouton sauvage, leur mine n'était guère plus rassurante que leur mauvaise réputation. En voyant des *Youkoultas* avec nous, ils s'approchèrent et finirent par venir nous toucher la main, chaque canot passant pour cela à côté du nôtre ; ils eurent ensemble de longs pourparlers à notre sujet, car nous entendions souvent le mot : *lepletle*, le Prêtre. Ils nous dirent que le lendemain nous pourrions arriver à un campement de *Youkoultas*. En effet, nous le rencontrâmes. Pour y arriver, il nous fallut passer dans un vrai labyrinthe d'îlots. Mais grande fut notre surprise en apercevant, au fond de ce dédale, tous les sauvages rangés en ordre sur la grève et tous en grande tenue. Je suis sûr que vous n'eussiez pas trouvé une seule couverture neuve dans les cassettes, elles étaient toutes étalées au grand jour. Instruits par ceux qui nous accompagnaient, ces gens à mauvaise mine que nous avions vus la veille avaient pris le devant et marché pendant la nuit pour apporter la nouvelle de notre arrivée et apprendre la manière de nous recevoir. En cette circonstance j'ai appris une fois de plus à ne pas juger les personnes sur leur mine. Nos compagnons avaient voulu tirer des coups de fusil avant

que nous aperçussions le campement; c'était probablement le mot d'ordre convenu pour annoncer notre approche. Nos trois bannières étaient déployées, le R. P. CHIROUSE jouait sur sur son accordéon pendant que nous chantions : *Oh! Kochiategad aoukehman*, etc. *Oh! chef d'en haut, le Père*, etc. Tout servait à rendre notre arrivée imposante et capable de faire impression sur ces sauvages. Bien entendu que Dieu parlait à leurs cœurs plus que nos paroles ; sans cela, il est impossible de comprendre comment deux hommes inconnus, arrivant au milieu de gens inconnus, ont pu ainsi faire recevoir leur parole.

Nous avons eu chez les *Youkoultas* les mêmes exercices que chez les *Komox*, et nous avons trouvé d'aussi bonnes dispositions. Le chef voulut que nous prissions son plus grand canot pour aller chez les *Matelpas ;* il devait être du voyage et quatre des siens offraient de s'unir à nous. Le canot *komox* fut laissé, mais ceux qui l'avaient monté voulurent nous suivre plus loin. Nous nous trouvâmes ainsi quinze dans un seul tronc d'arbre. Il y a des canots qui peuvent porter jusqu'à cinquante personnes, mais ils sont rares. En général, les canots de nos sauvages sont très-bien faits, et un habile constructeur de navires n'en dédaignerait pas la forme. On dit du reste que le clipper a pris la sienne de celle du canot *chinouk*.

De nouveau embarqués, mais en plus grand nombre, nous marchions avec vitesse ; nos rameurs, cependant, se croisaient les bras ; avec un vent favorable, le sauvage n'aime pas à ramer. Le pilote seul est obligé de se servir de la rame, et c'est avec elle qu'il dirige son canot. La journée fut très-heureuse, et nous pûmes gagner un petit campement de *Youkoultas*. A notre approche, ces sauvages, qui n'avaient pas été prévenus de notre arrivée, furent effrayés ; ils nous prirent tout d'abord pour des ennemis ; les femmes et les enfants se sauvèrent dans le bois, tandis que les hommes se postaient derrière les arbres du rivage. Comme il était encore jour, la méprise fut vite reconnue, et nous ne fîmes que rire de leur frayeur ; ils s'en amusèrent eux-mêmes. J'employai une partie de la nuit à les instruire, et le matin je baptisai les enfants. Nous ne pou-

vions nous arrêter longtemps pour une cinquantaine de sauvages, nous les quittâmes donc pour aller chez les *Matelpas.*

Ces derniers, nous voyant arriver après trois décharges de coups de fusil, avec musique, chant et toutes nos bannières déployées, furent très-embarrassés pour deviner qui nous étions; ils ne savaient trop s'ils devaient nous prendre pour des amis ou des ennemis. Le chef *Youkoulta,* en se faisant connaître, les rassura bien vite. Plus tard, nous eûmes à nous plaindre de leur trop grande familiarité ; eux, qui d'abord ne voulaient pas nous toucher la main, finirent par ne plus vouloir s'éloigner de nous ; ils nous envahirent littéralement, suivant tous nos mouvements depuis le commencement jusqu'à la fin, et touchant à tout pour s'assurer de ce que c'était. Nous avons eu à peu près partout le même désagrément ; heureusement que nous n'y faisions pas grande attention. Notre métis y trouva une fois l'occasion de se fâcher sérieusement. Qu'était-il arrivé? Rien de bien extraordinaire. L'Indien crache sans se gêner : un des sauvages avait craché au beau milieu de son plat de marsouin... le pauvre homme l'avait fait sans malice ; il ne connaissait pas les habitudes des gens civilisés. Quoi qu'il en soit de l'indiscrétion des *Matelpas,* le fait est que nous n'avons pas eu à nous plaindre d'eux. Outre les exercices ordinaires, ils eurent une plantation de croix, parce que nous les trouvions dans leur grand camp. Le R. P. Chirouse tira si bien parti de cette cérémonie, que les sauvages en furent enthousiasmés.

Quand il nous fallut partir, une difficulté imprévue se présenta. Le chef et quinze jeunes gens s'étaient embarqués dans le canot; d'autres voulaient encore venir, mais il n'y avait plus de place. Pour les consoler, nous fûmes obligés de consentir à ce qu'ils prissent un autre canot. Où allions-nous? Je n'avais pas pu obtenir une explication claire et précise... on me montrait la direction de *Tsawaté, là beaucoup de sauvages,* c'est tout ce que nous savions Le second jour de marche, nous fûmes assaillis par un violent coup de vent qui faillit nous faire périr ; c'est, je crois, le plus grand danger que nous avons couru pendant tout notre voyage. Nous étions dans un bras de mer, encaissé entre deux chaînes de hautes montagnes dont le

sommet était couvert de neige. A l'exception de quelques places, il est impossible d'aborder au rivage, à cause des rochers qui s'élèvent à plus de cent pieds au-dessus des eaux. La rafale tendait à nous lancer contre ces rochers; nos sauvages eurent à lutter pendant plus d'une demi-heure contre la violence du vent et cela sans gagner deux brasses de terrain. Je vous assure cependant qu'ils ramaient de toutes leurs forces, et bien que ce vent fût glacial et qu'ils eussent quitté leurs couvertures, ils étaient trempés de sueur; ils comprenaient que si le vent les gagnait, nous étions tous perdus. Quand la perche qui servait de mât fut coupée, le vent ayant un peu faibli, nos dix-sept rameurs prirent le dessus; nous étions sauvés. Nous aurions pu ce jour-là nous rendre à *Tsawaté* si nos *Matelpas* n'avaient refusé d'y arriver pendant la nuit; ils nous parlaient de guerre et de *Mamlelekolas*. Nous les vîmes, avant de se coucher, préparer leurs armes et prendre toutes les précautions possibles contre une attaque nocturne. Ces craintes étaient chimériques : la nuit fut très-paisible, et de bon matin, tout le monde fut sur pied pour lever le camp.

Comme nous arrivions à l'extrémité du bras de mer pour entrer dans la rivière, trois ou quatre canots, montés par des hommes qui paraissaient nus, se dirigèrent sur nous à force de rames. *Mamlelekolas*, nous dirent les *Matelpas*; c'étaient en effet des sauvages de cette tribu; ils accouraient, non pour nous attaquer, mais pour nous suivre. Bientôt nous vîmes un autre canot descendre rapidement la rivière; il était monté par deux hommes. L'un d'eux, malgré le beau soleil dont nous jouissions, portait un parapluie européen tout étendu; s'il voulait conserver son teint, il fallait qu'il fût bien délicat, chose rare en pays sauvage; peu après, sa casquette et son habit galonnés se firent remarquer; il portait des espèces de moustaches. Son canot abordant le nôtre, il nous fit un salut à demi civilisé et, partant, des plus gauches, et vous, mon Révérend Père, qui avez voyagé en Angleterre et en Amérique, vous eussiez compris son *good morning, good health.* Nous n'étions pas des gendarmes, cependant il n'eut rien de plus pressé que de nous montrer ses papiers; il en avait de signés par dif-

férents capitaines et par malheur ils étaient favorables. Nous nous consultâmes pour savoir si nous nous fierions à ce sauvage trop civilisé pour nous. Comme nous n'avions pas d'interprète depuis que les *Komox* nous avaient quittés au camp des *Matelpas*, il fut invité à prendre place dans notre canot. Il baragouinait quelques mots anglais et un peu de *chinouk*, c'était pour nous une bonne fortune, toute autre considération fut mise de côté. Sur notre demande, il nous montra, au haut de la rivière, la place où nous devions fixer notre tente ; le trajet était encore assez long ; les chants, la musique recommencèrent. Les décharges de mousqueterie avaient déjà eu lieu et les bannières étaient arborées depuis longtemps. Nous apercevions de grands camps, le moment était venu de déployer tout ce que nous avions de ressources pour faire impression sur ces sauvages qui voyaient le prêtre pénétrer pour la première fois sur leurs terres. A mesure que nous passions devant les loges, les sauvages en sortaient tous et suivaient notre canot, tandis que d'autres s'empressaient de passer la rivière, qui fut bientôt sillonnée d'embarcations. Il y avait des camps sur les deux bords, et ces jeunes gens, sachant où nous allions camper, voulaient tous être présents à notre arrivée. Nous en aperçûmes aussi quelques centaines descendant vers la place qui nous avait été montrée. Cet emplacement était déjà préparé pour nous recevoir. Avertis à l'avance, les sauvages avaient ramassé toutes les voiles des canots pour former une enceinte capable de contenir trois mille personnes ; ils n'étaient pourtant pas seize cents ; j'en ai compté quinze cent quarante-trois.

Le cérémonial de réception fut accompli avec une rigueur dont nous nous serions bien passés, car il nous fallut plus de deux heures pour toucher les mains d'un si grand nombre de sauvages. N'ayant pas suggéré cette rigueur d'étiquette, nous ne pouvions pas l'empêcher. Les *Matelpas*, qui avaient été si maladroits chez eux, étaient à *Tsawaté* d'une exigence et d'une ardeur que rien ne pouvait égaler. Les uns étaient dans la foule expliquant ce qu'il fallait faire ; d'autres, placés à côté de nous, veillaient à ce que pas un ne passât dans l'enceinte sans s'être convenablement acquitté de son devoir. Avant de commencer,

il s'écoula un temps assez considérable, nous en comprîmes bientôt la raison, c'est qu'ils discutaient l'ordre dans lequel tout ce monde allait se présenter. Ils convinrent que les tribus viendraient les unes après les autres, les hommes d'abord, les femmes ensuite. Vous ne sauriez vous imaginer l'agitation et le tumulte qui régnaient dans cette multitude de sauvages dès que le nom d'une tribu était prononcé, une fourmilière mise en émoi peut vous en fournir une petite idée. Dès que le triage était fait, les hommes se présentaient pour donner la poignée de main de bienvenue, mais malheur à ceux qui ne savaient pas faire, nos *Matelpas*, devenus pas leur récente éducation d'importants personnages, étaient sans miséricorde ; ils ne craignaient pas de faire recommencer trois et quatre fois la cérémonie, jusqu'à ce qu'elle eût été passablement accomplie même par les plus maladroits. Les maladroits n'étaient pas rares, comme vous devez bien le penser, mais nous étions déterminés à prendre patience et à voir redresser toutes les mains mal présentées. L'un nous présentait la gauche, puis la droite, mais le poing fermé ou la main aussi roide qu'un morceau de bois ; un autre arrivait le bras en l'air ou en bas, un autre avait peur et voulait passer en courant. *Halte-là, on ne passe pas ainsi,* disaient nos *Matelpas ;* il fallait que le pauvre effaré se résignât à passer sans courir et à nous donner la fameuse poignée de main. Les enfants à la mamelle n'étaient pas même dispensés du cérémonial ; on les portait et on leur tenait les mains.

Quand tous furent placés dans l'enceinte destinée aux réunions et à l'entrée de laquelle nous nous étions tenus debout, nous y entrâmes à notre tour pour adresser à cette multitude accroupie notre discours d'arrivée. Nous eûmes à y ajouter un point de plus, celui de la paix. L'enthousiasme qui régnait nous permit de les menacer de notre départ, s'il arrivait le moindre trouble jusqu'à ce que nous eussions fait bons les mauvais cœurs. Une réunion générale fut ensuite indiquée pour le soir. Nous employâmes l'après-midi à visiter un certain nombre de malades ou infirmes qui n'avaient pu venir nous recevoir.

L'heure de la réunion étant arrivée, deux grands feux furent

allumés, et au moins quatorze cents sauvages se placèrent autour. Après l'instruction, il fallut songer à enseigner les prières. Les *Matelpas* qui les savaient furent distribués en différentes places, le plus habile d'entre eux les répétait après le prêtre, et ensuite tous les autres. Il se forma bien vite des groupes de jeunes gens plus ardents que le reste à apprendre. Je ne pouvais m'empêcher de sourire en en voyant quelques-uns se cracher dans les mains et se les frotter avec force pour les rendre plus aptes à faire le signe de la croix ; d'autres se tiraient les bras ou se les allongeaient dans le même but. Je vous laisse à deviner ce que peuvent faire des sauvages excités par l'enthousiasme et l'ambition d'apprendre. Malgré leur bonne volonté, nous dûmes les congédier avant que les prières ne fussent apprises, ce qui n'empêcha pas que pendant toute la nuit vous eussiez pu les entendre réciter à tue-tête des fragments de prières ou chanter à s'égosiller des lambeaux de cantiques. Après la réunion, on s'était disputé nos *Matelpas ;* de tous côtés on les avait invités à des festins. Pour contenter plus de monde, ils se divisèrent en plusieurs bandes et enseignèrent nos prières et nos chants à ces pauvres sauvages impatients de les connaître. Une grande rivalité s'était élevée entre les jeunes gens des différents camps, et c'était à qui saurait le plus tôt les prières et les cantiques.

Le lendemain, outre les réunions générales, il y en eut deux pour des camps désignés à l'avance ; il s'agissait de baptiser les enfants : chacun de nous en baptisa de soixante à soixante-dix. Le jour suivant, il y en eut plus de cent à baptiser dans une seule réunion. Pendant que l'un de nous administrait le Sacrement, l'autre inscrivait sur le registre le nom, l'âge de l'enfant, etc., et en livrait une copie à chacun. Nos premières instructions avaient donné aux parents les notions nécessaires pour comprendre ce que nous avions à leur dire sur le baptême. Nous n'avions pas besoin d'insister sur sa nécessité ; au contraire, il nous fallait faire les gros yeux pour ne pas baptiser ceux qui étaient trop âgés. Une grande attention était indispensable, autrement nous aurions été trompés. Il n'est sorte de ruse que n'employassent les parents pour nous obli-

ger à recevoir leurs enfants adultes ; ils les tenaient accroupis, et si nous disions de les faire tenir debout, les parents les mettaient à genoux ; il fallait insister avec force pour en avoir raison et prendre les enfants par la main, afin de les faire lever. Ils allaient jusqu'à les tenir enveloppés dans leurs couvertures, et alors c'était presque un combat pour s'assurer si l'enfant n'était pas trop grand. Depuis un an que je suis dans ce pays, j'ai administré le baptême dans plus de trente camps, je l'ai vu administrer dans un bon nombre d'autres ; jusqu'ici, je n'ai trouvé qu'un seul homme qui ait fait difficulté de laisser baptiser son enfant.

Le 3 mai, nous eûmes une très-belle cérémonie pour un pays sauvage, et je ne sais pas si quelques-unes des processions de Marseille comptent autant de personnes dans leurs rangs que la nôtre à *Tsawaté;* nous avions au moins quatorze cents sauvages, tous assez bien alignés ; les spectateurs, il est vrai, étaient peu nombreux. Tous nos indigènes, avertis à l'avance, avaient voulu venir en grande tenue ; les fourrures, les couvertures, le rouge, tout était étalé. En tête marchaient le R. P. Chirouse et un chœur de jeunes gens ; ils devaient donner le ton ; sans cette mesure, je m'attendais à une vraie cacophonie, car les quatorze cents sauvages chantaient tous et de toute la force de leurs poumons. Le R. P. Chirouse avait eu la bonne pensée de faire ramasser un grand nombre de cordes qui, mises bout à bout et attachées aux deux bras de la croix, servaient à tenir notre procession dans un ordre parfait ; chaque sauvage s'y tenait attaché, et si par hasard il venait à perdre prise, il se hâtait de reprendre la corde et de se remettre à l'alignement. Le défilé eut lieu d'abord sur le banc de la rivière où se trouvaient les loges, puis les rangs se déployèrent dans une belle prairie pour revenir au lieu où devait être plantée la croix. Ils se groupèrent tous autour de l'emplacement privilégié, et de peur d'accident, le silence fut prescrit pendant que l'on élevait le signe du salut sur cette terre jusque-là privée de bénédictions. A peine la croix était-elle fixée, que les chants recommencèrent. Puis l'instruction eut lieu. J'avais fait asseoir mon auditoire, mais à la fin je le fis tenir debout,

les mains levées vers la croix, et ces quatorze cents sauvages répétaient tout d'une voix les paroles que je leur suggérai par le moyen de mon interprète, qui faillit s'égosiller tant nous criions fort : *O Jésus-Christ, fils du Chef d'en haut, tu as été bon, nous étions esclaves du diable, tu as payé pour nous! O Jésus-Christ, fils du Chef d'en haut, nous rejetons tout mal de nos cœurs, nous voulons être bons! O Jésus-Christ, fils du Chef d'en haut, nous te donnons nos cœurs, etc.* Je ne vous dirai pas, mon Révérend Père, les sentiments et les consolations que nous éprouvâmes, en voyant la croix ainsi triomphante au milieu de ces infidèles.

Nous eûmes encore une réunion bien intéressante, ce fut celle de la paix. Nous avions fait préparer une place pour les douze chefs. Nous fîmes une instruction sur les avantages de la paix et les malheurs de la guerre, puis les chefs furent fortement interpellés et invités à faire connaître leur cœur à ce sujet. Ils se levèrent tous les uns après les autres pour parler à l'assemblée, et comme ils furent tous pour la paix, chacun d'eux, après son discours, vint nous toucher la main ainsi qu'aux autres chefs et cela en signe de bon cœur. Ceux des *Matelpas* et des *Mamlelekolas* qui étaient cause de la guerre furent réunis au milieu de l'assemblée, les uns à côté des autres ; ils se regardaient bien un peu de travers et ne paraissaient pas très-satisfaits de se voir obligés de faire ainsi connaître leur cœur devant tout le public. La parole leur fut adressée directement et ils furent chargés de tous les maux de la guerre. A peine le Missionnaire eut-il fini de parler, que plusieurs des anciens se levèrent spontanément pour parler aussi en faveur de la paix; ils furent invités à le faire les uns après les autres. Leurs discours, que nous nous faisions interpréter, ne manquaient pas d'une certaine éloquence et ils étaient accompagnés des gestes les plus expressifs et les plus animés. Chacun des dix ou douze coupables fit ensuite connaître son cœur en s'adressant à toute l'assemblée et à nous en particulier. Ils déclarèrent qu'ils voulaient se réconcilier, et, comme preuve de leurs bonnes dispositions, ils se touchèrent la main, puis, se tournant vers la croix, ils firent à Jésus-Christ

les promesses que nous leur suggérâmes. Comme il était trop tard pour terminer toutes les formalités de la pacification, la remise des papiers de paix fut renvoyée au lendemain. Chaque chef vint apposer une croix auprès de son nom sur le papier qui contenait les promesses de paix et en recevait une copie. On leur dit, à la fin de cette réunion, de se préparer à faire le *hoye-hoye*, c'est-à-dire l'échange, qui devait être le sceau de la réconciliation.

Pendant les jours qu'il nous fut donné de passer avec eux, ils ne parlèrent pas du *hoye-hoye*, ce qui me fit craindre que la pacification ne fût pas sincère. Le dernier jour, après l'instruction du R. P. Chirouse, il se manifesta une grande agitation parmi les sauvages. Ce Père avait tracé deux routes sur le sable, l'une, celle de Jésus-Christ, conduisait en haut avec le chef d'en haut ; l'autre, celle du *ydble*, diable, conduisait au feu d'en bas ; tous avaient été invités à passer par celle qu'ils choisissaient. Pas un, bien entendu, ne passa par celle du diable. Ce fut à la suite de cette instruction qu'eut lieu le *hoye-hoye*. Au milieu de l'agitation dont je vous parlais plus haut, nous vîmes quelques sauvages s'éloigner subitement, puis revenir bientôt après ; ils apportaient des couvertures, des fusils, des pistolets, des coutelas, des casse-têtes. Les couvertures furent déchirées et les morceaux distribués ainsi que les armes. Nous reçûmes chacun un coutelas comme signe que ces sauvages avaient rejeté leurs mauvais cœurs. Le R. P. Chirouse reçut de plus un casse-tête pour le porter à une des tribus de sa Mission avec laquelle les *Mamlelekolas* étaient en guerre. Le *hoye-hoye* fut ainsi fait et nous pûmes partir satisfaits. Tous les sauvages, après nous avoir touché la main, se rangèrent sur les bords de la rivière et commencèrent à chanter les Cantiques que nous leur avions appris. Pendant que nous descendions vers la mer, ils nous saluèrent de plusieurs décharges de coups de fusil et nous firent en élevant les mains toute espèce de signes d'adieu auxquels nous répondions de notre mieux.

Nous avions eu trop de consolations à *Tsawaté*, il était nécessaire de souffrir quelques épreuves. Notre interprète m'a-

vait dit que les nouveaux compagnons qui s'étaient chargés de nous conduire, ne se feraient pas payer. Cependant en route ils demandèrent ce que je leur donnerais. Je compris qu'ils désiraient du plomb, c'était une chemise. Notre interprète dit aussi aux *Matelpas* qui partirent après nous de faire diligence pour demander chacun une chemise. Vingt chemises ! c'était beaucoup plus que je n'en avais. Je ne donnai à chacun qu'un hameçon de fort calibre. En prodiguant le peu que j'avais je me serais trouvé obligé de ne pas aller plus loin.

Nous nous dirigions vers le fort *Ruper*. Il nous arriva d'être mouillés d'abord par la pluie qui ne cessa pas de tomber pendant trois jours, puis par un bain de mer. Nous campâmes sur la grève sans penser que nous étions exposés aux grandes marées du mois de mai. Au beau milieu de notre plus profond sommeil, la mer nous envahit; nous déguerpîmes au plus vite, emportant tout ce que nous pouvions. Je dus rentrer dans l'eau pour repêcher plusieurs objets et entre autres nos chapeaux et nos souliers ; tout était en déroute, les sauvages eux-mêmes se retiraient au plus vite. Pour comble d'agrément, la pluie ne cessa pas de toute la nuit. Nous ne pouvions nous retirer dans les broussailles, le terrain était trop marécageux. Il fallut que chacun se débrouillât de son mieux. Notre tente étant restée dans la mer, le R. P. Chirouse plaça ses couvertures sur un tronc d'arbre charrié par les eaux, sa natte mise par-dessus servit à le protéger un peu contre la pluie. Il paraît que ce cher Père a un sommeil bien tranquille. Je ne sais s'il a dormi, mais le fait est qu'il resta allongé sur son tronc d'arbre sans tomber ni à droite ni à gauche. Pour moi, je préférai dormir assis et enveloppé dans mes couvertures, ma natte me servant aussi de toit, malheureusement nos nattes n'étaient pas des toits sans gouttières, et la pluie que nous avions sur le rivage était de la neige sur les montagnes qui nous dominaient; en somme, je crois qu'un bon Anglais n'aurait pas trouvé la nuit très-confortable.

Le lendemain nous eûmes le même temps. Ayant rencontré un petit campement de *Quakiols*, nous nous y arrêtâmes plus

d'une heure pour nous sécher un peu et prendre quelque chose de chaud. Cela me fournit l'occasion de baptiser sept ou huit enfants. Le soir de ce jour nous campions avec d'autres *Quakiols*, qui après avoir voulu nous recevoir en ennemis, se montrèrent très-complaisants. Ils emportèrent nos couvertures dans leurs loges pour les faire sécher; elles se sentaient toujours du bain de la nuit précédente. La veillée fut encore employée à baptiser les enfants et à donner quelques instructions à ces pauvres sauvages qui se sont montrés animés des meilleures dispositions : je me faisais un devoir d'en profiter autant que possible.

Le quatrième jour depuis notre départ de *Tsawaté*, nous arrivions au fort *Ruper*. Une grande loge fut mise à notre disposition par les sauvages. Le chef du fort ne put, à son grand regret nous y recevoir. Il en fut tout affligé. Ce bon vieux capitaine de vaisseau demeura avec nous dans la loge des sauvages. Quoique protestant, il assistait à nos instructions et pendant que nous enseignions les Cantiques il allait et venait, d'une extrémité de l'assemblée à l'autre, chantant lui-même de son mieux pour animer les sauvages. Au moyen d'un interprète il leur fit un discours par lequel il les invita à bien recevoir notre parole. En terminant, il voulut qu'ils se missent tous à genoux pour recevoir notre bénédiction. C'était une nouvelle cérémonie que nous n'avions pas encore observée chez les Indiens. Il va sans dire qu'il leur donna l'exemple. Il nous offrit deux sacs de pommes de terre et nous remit lui-même plusieurs petits objets, tels que tabac, savon, etc. Nous avons trouvé au fort *Ruper* huit hommes, dont quatre étaient catholiques. Un de ces pauvres Irlandais pleurait de joie en voyant des prêtres catholiques dans ces pays sauvages. Deux protestants nous firent baptiser les enfants qu'ils ont eus de femmes indiennes, nous promettant de les faire élever dans la religion catholique dès qu'ils en auraient l'opportunité. Le même fait s'est reproduit dans des lieux où se trouvent des ministres. Ce qui n'a pas empêché l'un d'eux de venir, il n'y a que trois jours, me faire une visite à *New-Westminster*. Un gentleman protestant m'avait dit qu' il désirait être en rela-

tions avec moi. Ce ministre a étudié à Oxford ; peut-être même est-il puséiste. Toujours est-il qu'il connaît notre Mission de Leeds et qu'il est venu de là.

21 *décembre* 1860. Je commence à être effrayé du nombre de pages de ma lettre, et cependant nous ne sommes pas au milieu de notre voyage ; mais je crains qu'il n'en soit pour celle-ci comme pour les autres, que quelque contre-temps ne l'empêche de partir. Je viens de recevoir une lettre qui m'annonce que je dois après Noël me remettre en route. Décidément je vais passer ma vie en voyage, mais je suis loin de m'en plaindre. Hier encore le chef d'une tribu nombreuse à trois journées d'ici venait me supplier d'aller visiter ses gens : *Jamais*, disait-il, *le Prêtre n'a paru chez nous*. Je renonce donc, mon Révérend Père, à vous raconter la suite et la fin de notre voyage vers le Nord ; elles ont été comme le commencement. Mais, hélas ! nous n'avons pas pu voir tous les sauvages qui auraient voulu recevoir la visite du Prêtre. Rien ne me fut plus pénible que d'éconduire une vingtaine de sauvages venus avec leur plus grand canot pour nous mener chez eux. Ayant appris, je ne sais comment, que nous étions dans leurs parages, ils se hâtèrent de se mettre à notre recherche et ils nous rencontrèrent après une journée de marche.

A partir du fort *Ruper* nous nous sommes avancés à quatre journées vers le Nord ; nous avons parcouru un bon nombre de baies et de bras de mer et visité encore une quinzaine de camps. Tous, à l'exception des *Bilbalas*, nous ont montré les meilleures dispositions. Les *Bilbalas* nous auraient satisfaits si nous n'avions pas été accoutumés à trouver mieux. Ils assistaient aux instructions, apprenaient les prières, laissaient baptiser leurs enfants, mais ils paraissaient plus indifférents. D'ailleurs ils passent pour être plus corrompus que les autres.

Le 21 juin, nous rentrions à *Esquimalt*. Nos *Sanitsch*, qui avaient appris la fausse nouvelle de notre mort, nous reçurent comme des gens revenus de l'autre monde. Je suis resté une quinzaine de jours à la Mission pour expédier les affaires les plus pressées, ensuite je suis reparti avec le R. P. Pandosy et nous nous sommes rendus à la résidence du lac *Okanagan*. Il

nous a fallu un mois; il est vrai que parfois nous ne faisions pas de longs trajets à cause de la difficulté des chemins, nous trouvions encore de la neige sur les montagnes. Nous avons voyagé avec des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, et pendant huit jours nous n'avons rencontré ni habitations de sauvages, ni habitations de blancs.

Du lac *Okanagan*, je pris le chemin des écoliers pour m'en revenir; le R. P. Vicaire m'avait recommandé d'étudier les routes, les voies de communication, les ressources, etc. Je ne devais pas même aller à la recherche des sauvages dont les camps sont connus, et je ne pouvais pas m'arrêter à cause de la proximité de l'hiver. Malgré cela, je suis encore arrivé trop tard. J'ai mis un mois à effectuer mon retour. Ce voyage a été moins agréable pour moi que celui que j'ai fait le long des côtes, parce que je n'avais pas le temps de m'arrêter avec les sauvages, mais il a été aussi heureux : s'il m'est arrivé bien des mésaventures, je n'ai eu à regretter aucun accident : Marie Immaculée nous protége, c'est tout dire. J'ai toujours eu un guide, à l'exception de trois jours où la route était facile à trouver sans s'égarer mais non sans crainte de l'être ; seul dans ces déserts, je dormais aussi tranquille couché sous quelque arbre ou sous la belle voûte du ciel que couché dans la cellule que vous m'aviez donnée à Montolivet.

De retour de ce second voyage au commencement de septembre, je n'ai pas encore passé quinze jours sans en faire d'autres. Ici je suis presque en pays chinois; nous avons quelques milliers de ces étrangers; j'ai voyagé plusieurs fois avec eux; ils ne sont pas barbares comme dans le lieu de leur naissance, ils ne nous menacent pas du rotin. J'en ai eu quatre une fois dans mon canot, nous fîmes bien vite connaissance. Si vous avez au Scolasticat quelques Frères zélés pour la conversion des Chinois, vous pouvez nous les envoyer ici, ils trouveront plus de besogne qu'ils ne pourront en faire. S'ils veulent le martyre, ils pourront remplacer celui du rotin et de la cangue par celui de la patience et de la mort à petit feu. Saint Bernard semble dire que parfois le dernier est plus méritoire.

Je pense, mon Révérend Père, que vous apprendrez avec plaisir que le premier élève de Montolivet venu dans ces parages est déjà un bon Missionnaire. Le R. P. Grandidier marche tout seul et s'en tire à merveille. Voici un petit trait de son zèle ; il m'écrivait ces jours-ci : « J'irai dire la messe de minuit à *Fort-Yale*, puis je reviendrai dire la messe du jour à *Fort-Hope.* » Or, ces deux postes sont à cinq lieues l'un de l'autre ; la seule voie de communication possible est la rivière, qui est si rapide, que les bateaux à vapeur n'ont pas osé pendant longtemps faire le trajet ; il la redescendra en canot avec un froid qui, selon son expression, n'est pas piqué des vers. Ce que je vous dis du zèle de ce Père je pourrai le dire de celui des autres ; le R. P. Jayol, par exemple, encore convalescent, partait ces jours derniers pour aller vivre au milieu des sauvages. Si les besoins n'étaient pas si nombreux et s'il n'y avait pas tant de bien à faire, on pourrait taxer parfois ce zèle d'imprudence. En voyage, j'ai vu le R. P. Pandosy tout malade continuer sa route et baptiser des dizaines d'enfants comme s'il n'avait rien. Les Pères Chirouse, Durieu et Richard vous sont également bien connus ; ce dernier aurait bien besoin de passer quelque temps au Séminaire de Marseille, pour y rattraper la prospérité qu'il y avait autrefois et qu'il a perdue ici. Quant à notre R. P. Vicaire, il est superflu de vous dire tout le bien qu'il fait malgré sa mauvaise santé. Il vous remplace pour moi, c'est tout vous exprimer. Je bénis toujours la divine Providence de m'avoir envoyé dans ces Missions. Qu'il fait bon marcher sous la sainte obéissance !

En jetant un regard sur ma lettre, je me demande si elle vaut la peine de vous être envoyée, cependant je tiens beaucoup à vous donner une preuve des sentiments que je vous conserve. Qu'elle aille donc ! je sais que vous lui pardonnerez d'avoir été faite à la hâte et pendant les nuits, je sais aussi que vous n'attendez pas d'un ancien *ergoteur* des fleurs de rhétorique ; il ne peut que dire les choses sans s'occuper de les orner...

Les lettres suivantes du R. P. Fouquet, nous montrent

les accroissements successifs de la colonisation, les travaux plus étendus et plus multipliés qui en résultent pour les Missionnaires. New-Westminster, lieu de sa résidence, a vu sa population augmenter du double dans l'espace de cinq mois, et les quatre petites villes qui forment la Mission de Saint-Charles étaient dans la même voie de progression : le 7 janvier 1861, le R. P. FOUQUET comptait deux cents catholiques dans le ressort de cette Mission, nouvellement fondée, et plus de quatre mille sauvages. Ces derniers offriraient au zèle du Missionnaire des moissons faciles et abondantes si déjà la corruption apportée par une prétendue civilisation n'exerçait parmi eux les plus affreux ravages. On en jugera par cet extrait d'une lettre en date du 1er mars 1861 :

Je suis arrivé dans un camp; qu'ai-je trouvé? trois sauvages ivres : un Américain leur avait vendu des boissons. En les accostant, je les saluai; ils ne me répondirent pas. J'appelai immédiatement mon interprète, et je leur dis tout ce que je savais de plus énergique dans la langue sauvage. Un d'entre eux finit par me regarder, je l'apostrophai en termes plus véhéments encore; mais quelle prise ma parole pouvait-elle avoir sur de pareilles natures? Je m'éloignai, et j'allai passer la nuit hors du camp, dans une loge à moitié découverte, avec une vingtaine de sauvages qui m'avaient accompagné. Malgré une pluie battante, trois de mes gens partirent pour porter aux indigènes, campés sur les bords d'un lac voisin, la nouvelle de la venue du prêtre. Je les ai tous vus prendre le *pledge* de tempérance, un seul excepté. Le chef m'a ensuite accompagné pendant trois jours dans la visite que je fis aux malheureuses tribus dominées par la boisson.

Voici le règlement d'un jour de dimanche à New-Westminster ; c'est ainsi que s'est passé le 9 mars 1861 :

A huit heures du matin, après les confessions, messe et

instruction pour les sauvages ; à onze heures, messe et lecture pour les blancs. A une heure, instruction pour les sauvages ; à trois heures, chapelet avec les blancs. A six heures a lieu, chez les *Moskoyams*, une réunion de tempérance ; de sept à neuf heures, une autre réunion chez les *Skrohamish*. On ne parle pas des affaires qui ont été traitées dans les intervalles de ces exercices.

Dans une lettre en date du 19 décembre 1861, le R. P. FOUQUET résume les travaux de nos Pères pendant la même année :

Le R. P. Vicaire a dû vous dire que, dans le courant de cette année, nous avons bâti deux chapelles à Esquimalt, une résidence de Missionnaires chez les *Sanitsch*, une Eglise chez les *Snohomish* ; trois autres chapelles élevées dans des villages indiens, sous la direction du R. P. CHIROUSE; deux Eglises à New-Westminster, un presbytère et un hôpital ; à Fort Hope, une chapelle et une résidence de Missionnaires ; au lac *Okanagan*, tous les bâtiments nécessaires à une Mission sont en construction. On a visité plus de douze mille Indiens, sans compter les blancs dans toutes les places et toutes les mines. Aux quatre mille Indiens que l'on soignait précédemment, il faut en ajouter au moins quatre mille autres Un grand bien s'est opéré parmi les blancs : bon nombre de vieux pécheurs ont été ramenés à leurs devoirs ; quelques-uns ne s'étaient pas confessés depuis trente ans. Dans une localité qui compte une soixantaine de catholiques, neuf personnes, qui ne fréquentaient ni Église ni sacrements, se sont rendus à la voix du Seigneur. Que vous dirai-je des sauvages? Sur deux mille hommes, plus de dix-huit cents ont accepté la tempérance, et plus de seize cents l'ont gardée dans une seule Mission ; auparavant, l'ivrognerie était générale et faisait les plus affreux ravages. Dans une réunion de sauvages, j'ai compté trente-sept chefs qui, après la prière, sont venus, avec une partie de leurs gens, pour promettre une nouvelle fidélité à la tempérance. Ce sont là de véritables triomphes remportés sur l'esprit de tout mal.

Un rapport, en date du 16 juillet 1862, renferme les passages suivants :

Huit ou dix mille émigrants sont arrivés dans nos parages, sans compter les vingt mille qui se sont dirigés vers les mines nouvellement découvertes en Orégon. L'histoire de la Colombie britannique va être celle de tous les pays où la fièvre jaune attire l'émigration. Notre Congrégation est la seule à l'œuvre dans ces vastes contrées : Dieu fasse que nous puissions nous y établir solidement, afin de combattre la propagande protestante qui ne manque d'aucune ressource ! Nous devons le dire, les ministres sont moins estimés que nous. Ces jours-ci, j'ai reçu une abjuration et j'ai baptisé l'enfant d'une protestante, qui n'a pas voulu le présenter au pasteur protestant.

A New-Westminster, les soldats en garnison continuent de fréquenter notre Église. Le capitaine d'un steamer vient tous les mois à peu près faire la Communion.

Nous avons eu à exercer un nouveau ministère. La petite vérole a été apportée de la Californie à Victoria, où elle a fait d'affreux ravages parmi les milliers de sauvages qui s'y trouvaient. L'humanité du gouvernement s'est bornée à chasser ces malheureux, qui ont porté dans leurs différents pays la cruelle épidémie. Ces pauvres sauvages sont maintenant décimés par ce fléau ; Dieu sait combien il en restera ! Nous avons fait tous nos efforts pour les protéger. Le R. P. Pandosy en a vacciné plusieurs milliers ; j'en ai eu au moins huit mille qui ont passé sous ma lancette. J'ai envoyé au R. P. Chirouse tout ce qu'il lui fallait pour cela, et j'ai appris qu'il en a fait bon usage : le R. P. Durieu emporte avec lui ce qui lui est nécessaire. Je crains beaucoup que les sauvages de la côte ne viennent à disparaître sous les coups de la terrible épidémie. Les ministres sont restés inactifs.

Terminons l'analyse de la correspondance du R. P. Fouquet par la lettre suivante, adressée au R. P. Tempier le 8 juin 1863, sept mois après le retour du R. P. D'Herbomez dans les Missions du Pacifique, en compagnie

des Pères BAUDRE, LE JACQ et GENDRE. Nous publierons plus tard les lettres de Mgr D'Herbomez et des autres Pères.

New-Westminster, le 8 juin 1863.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je viens de relire une fois de plus, et toujours avec un nouveau plaisir, la bonne lettre que le R. P. D'HERBOMEZ m'a remise de votre part; en revoyant sa date, je dois vous avouer que j'ai ressenti, malgré ma sauvagerie à vous si bien connue, ce que vous pouvez appeler de la confusion; j'ai eu honte. Cependant, mon Révérend Père, ne me grondez pas trop fort; veuillez plutôt vous plaindre à ces malheureux sauvages qui dévorent notre vie, et à qui nous n'avons pas le courage d'en refuser la plus petite partie. J'ai beau leur dire que je devrais écrire à mes *télikomes* qui ont le cœur malade contre moi; les affamés, ils n'ont point d'oreilles, toutes leurs affaires, même les plus petites, doivent passer les premières; il faut les satisfaire, ou sinon point de repos, et celui-là est bien habile qui peut échapper à leurs poursuites.

En ce temps-ci, quoique dérangé à tous moments, je m'imagine être en vacances parce que nous avons envoyé en vacances nos petits écoliers, je m'empresse de profiter de cette espèce de répit pour écrire à notre bien-aimé Père Supérieur Général et à vous; j'ai des dettes de tous les côtés, je commence par acquitter ces deux-là; car je crains bien de faire banqueroute à plusieurs, et je ne voudrais pas que vous fussiez du nombre.

Vous désirez, mon Révérend Père, que je vous parle de mes Missions; je le fais volontiers, puisqu'on parle de ce que l'on aime, et que je n'aime rien tant ici-bas que nos Missions. Laissez-moi vous parler de celle de Saint-Charles où je me trouve; elle a été ainsi nommée en l'honneur de notre Vénéré Fondateur, et je suis heureux de pouvoir vous dire les bénédictions dont nous jouissons; car je les attribue au grand Évêque de Marseille aussi bien qu'au saint Archevêque de Milan; j'aime à invoquer l'un et l'autre : en perdant notre Père, nous avons

eu la consolation de penser qu'il serait comme notre second Patron, et qu'il continuerait à veiller sur ses enfants.

Ici, nous sentons que son grand cœur ne s'est point amoindri au ciel ; du séjour d'en haut, il continue à répandre ses abondantes bénédictions. Pour vous rendre plus sensibles celles dont nous jouissons dans notre Mission de Saint-Charles, je vous dirai deux mots de son premier commencement.

Au mois de septembre 1860, le R. P. Vicaire nous envoya, le R. P. GRANDIDIER et moi, avec les chers FF. BLANCHET et JANIN, sur le Fraser ; ce fleuve était, comme il est encore, la grande route que suivent les chercheurs d'or pour arriver aux mines. Nous savions que les sauvages étaient nombreux sur ses bords, et qu'autrefois, lors des visites rares de quelques Missionnaires, ils avaient montré d'assez bonnes dispositions ; mais depuis que le torrent de l'émigration avait passé chez eux, ils étaient tombés dans un état pire que la sauvagerie.

Une immoralité qui aurait fait rougir Sodome et Gomorrhe, Rome païenne et Constantinople la Turque, avait répandu parmi eux la plus affreuse corruption ; les infortunés, ils avaient appris à associer à leurs grossiers vices d'autrefois tous les immondes raffinements que porte avec elle l'écume dégoûtante d'une civilisation corrompue. Ce n'est pas tout : des hommes sans conscience et sans honte faisaient, en dépit des lois du pays, un infâme trafic de poisons qu'ils appelaient *liqueurs :* c'était de l'alcool avec un mélange de camphre et de jus de tabac. A cette époque, on ne rencontrait partout que des sauvages ivres. D'après ce que j'ai vu pendant cinq ou six mois, je ne pense pas que sur mille il y en eût cent qui ne s'enivrassent pas souvent ; il y en avait beaucoup qu'on ne trouvait jamais sobres. On les voyait par bandes autour et jusque dans les places où sont les blancs, se battre et se tuer en hurlant comme des bêtes féroces. Dans une seule nuit, deux furent tués à New-Westminster ; le dimanche précédent, je les avais séparés et dispersés : ce jour-là, nous étions absents. Dans leurs camps, là où ils n'avaient rien à craindre des blancs, c'était encore plus horrible ; que des parents, et même des frères se battissent et se tuassent entre eux, ce n'é-

tait pas chose rare : on a vu des pères ivres poignarder leurs enfants inoffensifs. Jugez, d'après ces quelques données, quel était le champ que nous avions à défricher; il fallait non-seulement déraciner les vices invétérés de la sauvagerie, mais encore attaquer ceux qu'on leur avait apportés avec l'ivrognerie.

Pour nous faire sentir notre impuissance et nous empêcher de nous attribuer des bénédictions dues à d'autres qu'à nous, la divine Providence permit que, pendant cinq ou six mois, nous ne pûmes rien faire; malgré tous nos efforts et notre bonne volonté, nous voyons à peine quelques rares sauvages s'approcher de nous. A cette époque, notre Vénéré Fondateur gisait sur son lit de douleur; il pensait à nos Missions, car on nous l'a écrit depuis, et nous, sans le savoir, nous recueillions le fruit de ses souffrances : c'est alors que commença véritablement notre Mission de Saint-Charles. Au mois de février 1861, le R. P. Vicaire nous envoya quelques-uns des bons sauvages de la Mission des *Sanitsch*. Nous parcourûmes avec eux tous les camps du Fraser, prêchant partout contre l'ivrognerie, et partout les sauvages en masse s'enrôlèrent sous la bannière de la tempérance ; la Société avec les chefs en tête, ses *captains* et ses *watchmen*, fut organisée dans tous les camps. Dès cette première tournée, plus de mille hommes en firent partie. Tous les camps que nous visitâmes prirent aussi la prière, et, dès qu'elle fut sue, chaque chef voulut acheter une clochette pour réunir son monde soir et matin. Par une disposition admirable de la divine Providence, pendant que nous faisions notre tournée, la douane et la police envoyaient leurs agents donner la chasse aux marchands de liqueurs empoisonnées : quelques-uns furent attrapés ; tous les autres s'enfuirent pour ne plus revenir. Je me rappelle encore en avoir rencontré trois au camp des *Tsihans ;* ils avaient appris que nous venions et avaient débité contre nous les plus infâmes calomnies. A notre arrivée, le chef et quelques-uns des siens vinrent nous toucher la main ; les autres se tinrent groupés autour de leurs empoisonneurs; je n'étais pas sans inquiétude. Je dis au chef de réunir ses gens dans sa loge et de nous y conduire ; il le fit : tous les

sauvages nous y suivirent; les blancs, avec leurs figures de bandits, y vinrent aussi. Il fallut ici se contenter d'un simple discours d'ouverture, et indiquer une réunion pour le soir; il était bon de bien connaître son terrain avant d'aller en avant. Le chef me parut être un excellent homme; il ne s'est jamais démenti depuis, et j'appris toutes les calomnies inventées contre nous. A la réunion du soir, personne ne manqua; mais je ne pus découvrir qu'un des blancs, et autour de lui étaient les mêmes amis qu'à notre arrivée. Quand j'eus chargé le bâton qui me servait d'ivrogne d'au moins une vingtaine des maux de l'ivrognerie; quand, après l'avoir fait passer par la mort et tous les jugements, je l'eus conduit et laissé en enfer avec tous les maux dont il était accablé, je remarquais que la grâce avait produit son effet, la place était emportée. Le chef et tous les orateurs, car les sauvages ont leurs grands parleurs, pouvaient à peine se contenir pendant que je finissais mon sermon. Dès qu'ils eurent la liberté de parler, ils déployèrent toute leur éloquence pour appuyer la parole du Prêtre, et je puis dire à leur louange que quelques-uns, surtout le chef, le firent d'une manière bien sensée; les infortunés! ils comprenaient tous les maux que leur apportait l'ivrognerie, car la parole de Dieu leur avait ouvert les yeux. Me sentant assez fort pour attaquer l'ennemi dans ses derniers retranchements, je relevai toutes les calomnies sans faire la moindre allusion à la source d'où elles venaient, et je portai un défit solennel et triomphant qu'on vînt à les répéter devant nous; puis, par une apostrophe aussi énergique que je pus la faire, j'invitai tous les bons sauvages à venir se grouper autour du Prêtre, leur vrai ami et leur père. Tous ceux qui étaient tant soit peu loin se levèrent et vinrent autour de nous; de plus de deux cents sauvages, la honte en retint à peine quinze autour du *wisky-man*. Je les montrai du doigt en m'adressant au chef. *Vois, tu viens de dire qu'il n'y avait pas beaucoup de mauvais parmi tes gens, que c'était le mauvais lôme* (rhum) *qui les avait égarés, tu as bien dit; vois, comme ceux qui aiment encore l'ivrognerie* (le plein de rhum) *sont peu nombreux; regarde les bons, ta loge en est remplie*, etc. Bientôt je vis mes

quinze retardataires se glisser les uns après les autres parmi les bons ; l'empoisonneur se cacha, avec un seul de ses amis, dans un coin de la loge, et je ne l'ai jamais revu depuis. Les sauvages étaient tous gagnés ; le chef et les parleurs voulurent couper le mal par sa racine, ils recommencèrent leur discours, mais cette fois à notre adresse Ils voulaient que nous leur permissions de brûler la maison du *lôme*. *Vois-tu*, disait le chef, *c'est ici notre terre ; nous ne voulons plus y voir de lôme, nous ne ferons pas de mal à ces blancs qui nous apportent la mort, mais nous voulons brûler leur maison ; comme cela ils partiront, et leur cœur ne sera plus de revenir, etc.* Il nous fallut parler *fort* pour les détourner de leur dessein, et leur apprendre à aller plutôt à Fort-Hope se plaindre au chef anglais, qui met dans la *maison-forte* les marchands de *lôme*. Dans notre visite, nous eûmes bon nombre d'épisodes de ce genre-là. Je ne puis m'arrêter à vous les raconter; qu'il me suffise de vous montrer que notre ministère était béni, pour qu'avec nous vous en rendiez gloire à Dieu et à notre bien-aimé Fondateur.

L'impulsion donnée s'étendit rapidement de tous côtés ; lorsque nous redescendîmes, nous trouvâmes plusieurs députations qui venaient nous presser d'aller dans les camps ; ils étaient trop écartés pour que nous eussions pu les visiter en montant. Il y avait un mois que nous étions en route, nos sauvages, comme nous, étaient très-fatigués, puis ils avaient hâte de retourner sur leurs terres, il nous fallut en refuser plusieurs et remettre à plus tard la visite si désirée. Il nous en coûtait de ne pas nous rendre à leur ardent désir, le zèle du cher Père Grandidier surtout en souffrait. Je le vis, pour ne pas refuser les *Tseness*, partir à cinq heures du soir après une grande journée de fatigue, et voyager plusieurs heures de la nuit par un temps affreux, vent, froid, pluie et neige tout ensemble. Arrivé au camp, il eut à faire son long sermon, à distribuer le *pledge* à tous les hommes, à organiser la société et à baptiser bon nombre d'enfants, ce pauvre Père n'eut fini qu'à deux ou trois heures du matin ; sans prendre de repos il vint me rejoindre, il était plus mort que vif, de froid et de fatigue ; nous avions

encore quelques camps à visiter chacun de notre côté; il ne voulait pas que cette visite, qui n'était pas entrée dans nos calculs, vînt à être une cause de désappointement pour les sauvages chez lesquels nous étions annoncés, je n'avais pas le courage de condamner son zèle. De là il remonta à Fort-Hope, où le travail ne devait pas lui manquer, pendant que je descendais moi-même à New-Westminster. Rentré dans son poste, ce cher Père ne connut plus de repos, il sut si bien profiter des bonnes dispositions des sauvages pour les lancer tout à fait dans le bon chemin et les y affermir, que depuis ils sont toujours restés des meilleurs et lui sont extrêmement attachés. Tous les dimanches, la chapelle était remplie et débordait; les blancs ne revenaient pas du changement opéré, au lieu des cris féroces des sauvages ivres, ils les entendaient maintenant chanter des Cantiques, sonner et faire régulièrement matin et soir leur prière ; au lieu de poisons ils achetaient des habits ; les marchands d'habits s'en réjouissaient, mais les marchands de *lôme* étaient furieux. Ceux-ci allèrent dans le temps de Pâques jusqu'à jeter des œufs pourris au Père. Ce ne fut qu'un cri d'indignation parmi les blancs, dont ce Père avait su se faire aimer et estimer aussi bien que des sauvages, et les suppôts de l'enfer furent heureux que le Prêtre ne voulût pas les dénoncer à la vengeance publique, qu'ils n'auraient assurément pas évitée.

Les magistrats donnèrent des ordres sévères à la police de Fort-Hope et de Fort-Yale pour tâcher de prendre ces misérables; le gouverneur de la colonie crut de son devoir d'aller en personne faire une visite au Père pour lui témoigner sa satisfaction. Je crois que j'ai encore la lettre où il m'en parle ; laissez-moi la chercher, c'est un de vos anciens élèves de Montolivet, vous seriez bien aise de l'entendre lui-même vous raconter ce trait de bienveillance : « Le lendemain de « mon arrivée, c'est le R. P. Grandidier qui parle, comme je « me rasais, on frappa à la porte ; qui était-ce? S. Exc., le « juge Bigby et le juge O'Reilly, ma chambre était en désor- « dre, je n'avais pas encore eu le temps de réparer celui « que mon départ avait causé. Je m'excusais et le gouver-

« neur prit mon fauteuil[1], et M. Bighy et M. O'Reilly s'assi-
« rent sur ma malle, on causa de différentes choses... Il me parla « des Indiens, me témoigna la vive satisfaction qu'il éprouvait « de les voir sobres; et me parla avec beaucoup d'affabi- « lité. M. Landwoid[2] me dit qu'il avait aussi parlé à M. Prin- « gle[3], mais d'une manière dure, bien dure, bien morti- « fiante. Le gouverneur réunit plus tard les Indiens et leur « parla longuement; il les exhorta à persévérer dans la tem- « pérance, il les encouragea à venir chez le Prêtre qui leur « enseigne la vérité, le vrai chemin du Ciel et qui les rendra « bons, etc. Il leur donna de bons avis et à moi un bon coup « de main. » Dès ce même été, les sauvages de Fort-Hope, de Fort-Yale et du voisinage, commencèrent, sous l'impulsion de ce Père et la direction du cher F. Janin qui ne leur refuse jamais ses services, à se bâtir des maisons comme les blancs, et cette semaine encore, le rédacteur d'un journal méthodiste écrivait de Fort-Yale après avoir constaté ce fait : « Nous avons « observé les heureux fruits obtenus par les travaux des Mis- « sionnaires romains, non-seulement pour la politesse et le con- « fort, mais encore pour l'abstention des liqueurs et des désor- « dres trop ordinaires aux sauvages. » (*The British Columbian*, 3 juin 1863.) Ce n'est pas la première fois que la bigoterie est forcée de reconnaître la puissance de la grâce, je pourrai vous citer bon nombre de ses aveux.

A New-Westminster, les *Skroamishs*, campés par centaines autour et dans la ville, ne purent résister à l'entraînement général. Quand, à Pâques, ils virent plus de cinq cents sauvages du Fraser accourir autour du Prêtre, ils y vinrent aussi en grand nombre, et peu de temps après tous leurs camps avaient pris la prière, et vu la Société de tempérance organisée parmi eux; le tout s'est fait à New-Westminster, car jamais Prêtre n'est encore allé sur leurs terres; jusqu'ici il nous a été impossible de les visiter, bien qu'ils soient nombreux (près de deux mille), ils viennent ici les uns après les autres se faire

[1] Fauteuil fait à coups de hache par le cher F. Janin.
[2] Protestant.
[3] Ministre de l'Église anglaise.

instruire, et depuis ils n'ont pas cessé de le faire. Ici, comme dans toute la Mission, le changement fut soudain pour que personne ne pût douter de l'action de la grâce, et les bonnes dispositions des sauvages se sont maintenues bien mieux qu'on ne pouvait s'y attendre.

Je ne vous dis rien, mon Révérend Père, de notre ministère parmi les blancs, ils sont si peu nombreux et si dispersés qu'on ne peut pas appeler cela une Mission proprement dite. Nous avons pu bâtir deux petites églises pour eux, l'une à New-Westminster et l'autre à Fort-Yale ; bien que la plus grande ne soit que de 40 pieds sur 20, elles ont assez coûté ; la journée d'ouvrier est de 15 à 20 francs ; catholiques, protestants, juifs, tous ont contribué à leur construction ; malgré l'aide de tant de gens elles sont encore nues et loin d'être complétées. Parmi ce petit troupeau de blancs et de noirs, nous trouvons de bien bonnes âmes; nous avons quelques communions fréquentes, nous rencontrons même en ces pays lointains des âmes d'élite qui feraient honneur à la belle France. Nous n'avons pas trop à nous plaindre des protestants, les vieux bigots exceptés.

Nous n'avons encore eu que quelques abjurations, mais il y en a toujours quelques-unes à l'horizon. Tels ont été, mon Révérend Père, les commencements de notre Mission de Saint-Charles. Je regrette de ne pas savoir vous décrire, dans toute sa vérité et sa beauté, le consolant spectacle de milliers de sauvages qui, au premier appel de la grâce, sortent soudain et de tous côtés des profondeurs de l'abîme où les tenaient enchaînés tous les vices d'une sauvagerie invétérée unis à l'affreuse corruption des rebuts du monde civilisé. Vous ne pouvez vous faire une idée des scènes d'horreur qui se passaient ici, c'était pire que l'abomination de la désolation: vous avez entendu parler des immondices qu'entraîne après lui le torrent des chercheurs d'or, ce torrent avait passé au milieu de nos infortunés sauvages, c'est tout dire. A peine la parole de Dieu s'est-elle fait entendre à eux, que la scène est changée ; la transformation est subite et complète. L'ivrognerie a entièrement disparu, là où il y avait cent ivrognes souvent il n'en

reste pas un, ils sont devenus aussi rares qu'ils étaient communs; malgré les tentations auxquelles ils sont soumis, un nombre comparativement très-petit de sauvages brisent, à différentes époques, leurs engagements pour les reprendre aussitôt, je n'en connais que deux qui ne se soient pas soumis à la pénitence infligée et qu'on ait dû chasser de la Société de tempérance. Sous le rapport de la moralité le changement a été presque aussi consolant; on nous écrivait : *Squaws are all leaving the white men, and there is the greatest excitement.* « Les sauvagesses (de mauvaise vie) quittent toutes les blancs, et il y a ici le plus grand mouvement. » Je ne vous ai presque rien dit de l'ardeur de nos sauvages pour se faire instruire, je pourrais sous ce rapport vous citer les traits les plus touchants, mais ma lettre est déjà bien longue et je suis talonné par toutes sortes de petites affaires. Je ne puis qu'ajouter une chose, c'est que notre Mission de Saint-Charles n'a été depuis ce temps-là qu'une suite non interrompue de bénédictions; si elle a passé par quelques épreuves, ce n'a été que pour mieux faire ressortir les faveurs du Ciel, je voudrais avoir le loisir de vous les raconter, mais il est temps que je m'arrête. En vous écrivant ces lignes je ne puis perdre de vue notre vénéré Fondateur, il me semble que c'est lui qui a tout fait; je ne puis oublier que, dans le temps où nous admirions ces prodiges de la grâce, ce Bien-Aimé Père pensait à nous, priait pour nous, et souffrait pour nous, je voudrais avoir entre les mains les lettres qu'on nous écrivait à cette époque; mais encore une fois je m'arrête. En recommandant à vos prières notre belle Mission, je vous prie de ne pas m'oublier et de croire toujours aux sentiments respectueux avec lesquels j'aime à me dire, mon Révérend Père, votre très-affectionné et toujours reconnaissant Frère en N.-S. et M. I.

L. Fouquet.
